

112977



Ha 179

Ed. 109.

MÉDON
OU
LA VENGEANCE DU SAGE.
COMÉDIE EN TROIS ACTES
DE L'ALLEMAND
DU
PROFESSEUR CLODIUS.



BERLIN, 1776.

Charlotte de Bisfelmann.

KONIGLICH
UNIVERSITÄT
ZWEIHEIM

Universitäts- und
Landesbibliothek
Zweifelsche Abteilung

A
SON EXCELLENCE
MONSEIGNEUR
LE BARON
DE *BUDDENBROCK*,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL D'INFANTERIE,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE
NOIR, ET DE CELUI DE S. JEAN DE
JÉRUSALEM, DOYEN DUDIT ORDRE,
COMMANDEUR DE LA COMMANDERIE
DE WERBEN, CHEF DU NOBLE CORPS
DES CADETS ROYAUX, SEIGNEUR DE
PLĒSWITZ, METSCHKE, ZUCKELNICK,
JOHNSDORF &c.

MONSEIGNEUR,

Quoique je revere la personne de
VOTRE EXCELLENCE avec tout
le respect & la soumission qui sont dûs
à la personne d'un si grand Général,
qui joint à une naissance sublime, la
connoissance la plus parfaite des Sciences
& des Beaux-Arts ; je ne crois pas néan-
moins méconnoître cette haute dignité, à

laquelle le plus éclairé de tous les Monarques l'a élevé, en le choisissant pour Chef du noble Corps de Ses Cadets; si j'ose lui présenter très-humblement ce petit ouvrage.

C'est sous VOS auspices, MONSIEUR, que se sont formés, non seulement tant d'habiles & braves soldats, mais même les plus dignes & les plus mérités personnages de l'État. Heureux ceux qui peuvent se vanter de l'honneur, d'avoir eu VOTRE EXCELLENCE pour Chef, & d'avoir été formés sous sa direction! Le nom de VOTRE EXCELLENCE sera à ja-

mais en honneur dans leurs bouches,
mais encore plus dans leurs cœues. Avec
quelle vénération ne diront pas les vieil-
lards à leurs arrières neveux, qui est
celui à qui ils doivent la prospérité dont
ils jouissent! Les sages préceptes que
VOUS leurs donnâtes dans leur jeu-
nessè, seront jusques dans l'âge le plus
avancé, la règle la plus infailible de
leur conduite.

Plaisè à Dieu, d'accorder à VOTRE
EXCELLENCE les plus longs jours,
pour le bien de P'État, & la félicité de
la Noblessè. Je croirai mon bonheur au
comble, si VOTRE EXCELLENCE

daigne recevoir gracieusement la traduction de cette piece que j'ai l'honneur de lui présenter très respectueusement ; mais surtout si elle daigne me permettre de l'assurer de la profonde vénération, avec laquelle je serai à jamais de

VOTRE EXCELLENCE,

MONSEIGNEUR,

*Le plus soumis & le plus respectueux
serviteur.*

Mulnier.

Bas-Officier au Regiment de Rentzel.

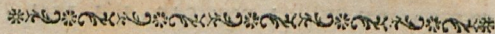


PRÉFACE.

Ce n'est ni une vaine ambition, ni un vil intérêt, qui réveillent ma plume engourdie par vingt-six années de travaux dans l'école de Mars, mais l'envie de servir ma nation, en lui donnant connoissance des nobles sentimens dont est remplie cette piece, que je me suis

hazardé de traduire, & dont les caracteres sont trop beaux, pour lui rester inconnus. Le dessein qui m'anime me fait espérer une indulgence raisonnable pour cet ouvrage, que j'ose mettre au jour. La bonne réception dont cette piece fut honorée par Messieurs les Alle-mans, ne me permet pas de croire, que ce qui a pu les toucher doive être indif-férent aux François ou amateurs de cette langue, à qui j'ai l'honneur de la pré-senter,



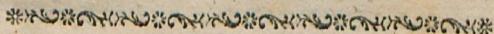


M E D O N

OU

LA VENGEANCE DU SAGE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.



PERSONNAGES DE LA PIECE.

CLELIE

ORONTE, *Pere de Clélie & Oncle de Médon.*

MEDON, *amant de Clélie.*

PHILINTE, *ami de Médon.*

ARISTE, *un valet de la Cour.*

LISETTE, *fille de chambre de Clélie.*

LINDOR, *valet de Médon.*

GUILLAUME, *vieux valet du pere de Médon.*

GUILLAUME, *filz du vieux domestique.*

Domestiques d'Oronte.

La Scène est dans la maison d'Oronte.



ACTE PREMIER.

SCENE. I.

MEDON. CLELIE.

CLELIE.

Si Clélie vous est encore chère, & si vous ne voulez la faire mourir de chagrin, rasfurez-vous, Médon! Vous m'avez vous-même enseigné la fermeté dans le malheur, & un cœur comme le votre pourroit-il se démentir? Qu'avez-vous à craindre? Vous m'aimiez, tandis que vous étiez encore riche, & formiez avec soin mon jeune cœur à la vertu. Ha! je fais priser un bienfait qui n'est pas aussi flatteur qu'un autre; mais dont une vie heureuse est le fruit. Est-ce donc votre faute, si vous êtes malheureux? Clélie auroit-elle moins

d'amour pour Médon déshérité, que pour Médon opulent?

MEDON. Vous m'attendrissez, Mademoiselle.

CLELIE. Non, mon cher, aïez confiance en la providence, & croïez qu'il y a un ciel qui veille sur l'innocence & la probité. Je ne dois, ni ne puis juger des sentimens de mon pere, mais de mon cœur, je puis tout vous en promettre.

MEDON. Que n'en suis-je digne? —

CLELIE. Vous l'êtes! Je vous jure par ce ciel, qui fut témoin de notre amour, & par cette vertu, que j'ai apprise par votre exemple, une fidélité immuable. Cette déclaration vous coutera des larmes; mais en revange elle doit vous consoler.

MEDON. Généreuse Demoiselle! vous surpassez tout ce que j'attendois de vous.

CLELIE. Je ne devois pourtant pas le surpasser. Vos préceptes & votre conversation, m'ont, comme vous savez, élevée au dessus des passions dominantes de mon sexe; mais surtout cette violence est peu de chose pour moi.

MEDON. Votre modestie, Mademoiselle, fait éclater votre mérite, ainsi que l'innocence, vos charmes.

CLELIE. Vous voyez vous-même, Médon! que plaindre un homme, qui regarde avec une insensibilité orgueilleuse du haut de ses biens usurpés, un pauvre misérable privé de secours, qui se déifie, sans pourtant imiter la clémence de la divinité; plaindre un tel homme, quand il vient à tomber, c'est ce qui est bien rude pour un cœur noble; mais aimer un ami, un bienfaiteur, un amant — Oserois-je le dire à haute voix? O bonheur flatteur! aimer un époux désiré, lors même qu'il est malheureux, sans qu'il y ait de sa faute. Qu'il est facile, Médon, de pratiquer cette vertu! Je ne suis pas un homme & encore moins un philosophe comme vous; mais je ne préférerai pourtant jamais une mesure de vil métal à la grandeur de l'ame immortelle.

MEDON. J'admire la générosité de vos sentimens. Vous seriez en état de reconcilier tous les ennemis de votre sexe. Je reconnois à cette action tout votre prix; mais Clélie — votre pere. —

CLELIE. Vous avez raison de le craindre. J'ai souvent songée en moi-même, s'il n'y auroit pas parmi les hommes une antipathie secrète, qui leur viendroit de naissance; car je ne puis attribuer à l'intérêt seul, la haine & le mépris, dont mon pere est rempli pour vous.

MEDON. Mademoiselle! votre cœur ne connoit pas encore les passions, vous êtes jeune & bonne; ne croyez cependant pas, que j'aie quelque antipathie secrète. Oronte me hait depuis mon enfance. Mon pere étoit sans espérance d'héritiers. Oronte se flattoit de devenir maître de son bien. Je vins au monde, & ma naissance rendit ses espérances vaines. Mon éducation, mon caractere, ma conduite envers lui, tout lui étoit odieux. Vous le savez, il est insensible à certains principes, que j'honore, je l'ai contredit, j'ai hazardé de lui tenir tête. Ha Mademoiselle! il n'en falloit pas d'avantage pour exciter sa haine contre moi. L'intérêt, joint à un caractere rétif, porte souvent à des excès de rage.

CLELIE. J'ai aussi vuë pendant votre absence en France, les preuves les plus convaincantes de la rage de mon pere contre vous; quelque mystérieux qu'il ait été envers moi sur votre compte. Je remarque encore tous les jours son indignation démesurée contre vous, même à présent son front se ride, sa voix devient plus impérieuse, dès qu'il vous voit, ou qu'il parle de vous. La différence de vos sentimens & la retenue en font peut-être la cause.

MEDON. N'examinons point ces raisons, pensons plutôt aux moyens d'adoucir le cœur
cruel

cruel de votre pere, mais à présent il nous
 reste encore un orage à essuier, avant d'arri-
 ver au port. J'ai prié, comme vous savez, la
 régence, d'examiner si les raisons de mon ex-
 hérédation sont légitimes? Si votre pere est
 avec justice maître de mon bien? Cet exa-
 men ne pourra l'offenser; il est inevitable-
 ment nécessaire pour ma propre justification.
 Un fils déshérité par son pere, est aux yeux
 du monde, un scélérat endurci dans le crime;
 & je n'ai pas le cœur assez bas pour souffrir
 un tel reproche. J'ai pour ce sujet chargé
 Philinte de parler au Ministre. Vous connois-
 sez Philinte — je puis tout attendre de son
 zèle pour moi; quoi que depuis mon retour
 de France il soit plus circonspect qu'aupara-
 vant. Nous ferons attention à cette critique
 époque; cachez au reste soigneusement notre
 secret à votre pere, & croïez-moi assez de
 courage pour supporter mon sort. Mais la
 nature a ses droits & ses loix. La plus saine
 raison même n'a souvent aucun pouvoir sur
 notre front, non obstant qu'elle soit maitresse
 de la moitié de notre cœur. Quittez-moi
 à présent. J'attens Philinte, & votre pré-
 sence l'empêcheroit de me tout découvrir.

(Il lui baise la main.)

CLELIE. Cette main, Médon, aussi bien que ce cœur vous appartient — Il n'y a à mes yeux qu'un Médon.

MEDON. (*En l'embrassant*) Et aux miens, il n'y a qu'une Clélie!

CLELIE. (*En riant*) Vos baisers sont quelquefois assez tendres pour un philosophe. Adieu Médon. En cas que la décision de la cour soit à votre désavantage; la providence peut-être m'a destinée pour vous sauver. Si mon pere garde votre bien, je puis en vous donnant la main, vous en rendre une partie. Voilà la seule considération qui me rassure dans la triste situation de vos affaires. Je vous avoue cependant franchement, que je crains les dernières extrémités où la dureté pourroit le porter. Vous deviez cette entreprise à votre honneur; mais j'en prévois des suites mortelles. Adieu. (*Elle s'en va.*)

MEDON. (*Pensif*) Charmes, jeunesse, innocence, générosité, unis ensemble — — Ha Dieu! Et tout cela pour Médon (*Il se jette sur un fauteuil & songe*) Philinte ne vient pas, & je l'en avois cependant fait prier si instamment. — Les affaires, peut-être, le retiennent — Lindor! mais, le voilà lui-même.

* * * * *

SCENE II.

MEDON. PHILINTE.

PHILINTE. Vous m'avez ordonné, Médon, de venir vous faire la révérence.

MEDON. Je vous en ai fait prier — Nous sommes à présent seuls. Avant toutes choses, & avant d'en venir à mes affaires, dites-moi, je mérite bien que vous me fassiez cette confiance sincère, pourquoi êtes-vous depuis mon retour de France, si circonspect, & depuis quelques jours si distrait? Je lis sur votre visage un trouble qui m'inquiète.

PHILINTE. La compassion, d'un côté, pour votre sort — le désordre, qui règne dans cette maison, de l'autre — Et enfin une disette secrète qui est à charge à votre générosité.

MEDON. Cette première vous fait honneur, car il faut avoir le cœur bien noble pour être si sensible, & l'autre ne vous fait aucun tort. Mais cette complaisance ne doit pas vous éloigner de moi, & je saurai adoucir votre disette. Vous voyez l'embarras, où je me trouve maintenant; sans père & dans l'attente de la perte de mon bien. C'est à présent, mon ami, que j'ai besoin, plus que

jamais, de votre conseil & de votre aide. Vous le savez, ou au-moins je me suis efforcé de vous en convaincre. — Combien un regard, une mine, une parole d'un ami nous consolent-ils dans la douleur? C'est un médecin que nous aimons, même quand il ne peut nous assister, parce que nous lisons sur son visage l'envie & la bonne volonté de nous secourir. Nous le ressentons même lorsqu'il presse notre main mourante, & nous rassemblons toutes nos forces pour l'embrasser, à l'instant même qu'il nous annonce notre arrêt de mort — Mais pour revenir à mes affaires. Avez-vous parlé au Ministre à mon sujet?

PHILINTE. (*bas*) Chaque parole qu'il dit, est ma condamnation; mais il faut que je lui réponde. (*haut*) Oui Médon!

MEDON. En quelles dispositions l'avez-vous trouvé?

PHILINTE. Je reviens sans espérance. Oronte a des amis puissans à la Cour, & il sera difficile de renverser un projet formé avec tant de ruse.

MEDON. Expliquez-vous plus clairement.

PHILINTE. C'est une fois pour toutes une chose incontestable, que votre pere (nous ne voulons pas examiner pour quelles

raisons) fut dans les dernières années de sa vie fort irrité contre vous, & qu'il vous déshéritait en bonne & due forme par un Testament.

MEDON. Je ne veux ni ne puis le nier, mais n'avez-vous rien pu dire pour ma justification?

PHILINTE. Je fais ce que vous voulez dire. Votre voiage forcé en France, étoit un artifice de votre oncle; afin d'avoir le champ libre, pour vous perdre. Il s'étoit rendu maître du cœur de votre pere, il vous hait, il est soupçonné d'avoir par des artifices secrets causé votre exhéréditation. Tout cela est possible. Un degré de vraisemblance y donne du poids; mais de l'autre côté, il y a une ordonnance qui exclut tout soupçon. Jugez vous-même, si la Cour peut ici se servir de son autorité à votre avantage.

MEDON. Je ne prétens point de violence; je demande seulement un examen des raisons, pour lesquelles mon pere m'a déshérité. Je n'appréhende rien de cet examen. Ma conduite fut irréprochable aux yeux du monde; l'amour pour la philosophie & pour les sciences m'a éloigné encore fort jeune des vanités éclatantes, par lesquelles une jeunesse

insensée dément souvent la haute destinée de l'homme.

PHILINTE. Votre voiage a peut - être donné lieu à vos ennemis de vous nuire : car la calomnie —

MEDON. Le voiage que j'ai fait en France, malgré moi, par l'ordre de mon pere, n'étoit pas un voiage d'ostentation. P'ai toujours été ennemi de cet orgueil absurde, par lequel les jeunes Allemands démentent leur caractere, & sans connoître les avantages des pais étrangers, n'en rapportent qu'un air de folie & d'extravagance, qui les rend ridicules aux yeux du peuple, comme s'il falloit avoir bu dans le Rhône, pour savoir penser.

PHILINTE. Je n'en doute pas; mais la prévention, les différentes opinions, les préjugés —

MEDON. Pourquoi dois-je donc souffrir des préjugés? Mon unique dessein étoit d'acquérir la science du monde, de connoître les sentimens des pais étrangers, de profiter de leurs inventions, de les admirer, s'ils sont des originaux, & enfin de les mépriser, s'ils substituent des fatuités au sublime & à la décence. Ma compagnie étoit des mieux choisie : j'étois dans la maison de l'Ambassadeur & à sa suite. Voilà mes voïages; la Cour

peut s'en informer. Si mon pere ne m'a pas dans les dernieres années de sa vie, honoré de ses lettres; & s'il m'a par des voies étrangères fait donner ordre de rester en France, c'est une preuve de son mécontentement; mais ce n'en est pas une pour avoir mérité sa malédiction, & être déshérité. Si le Ministre, qui est un honnête homme, examine ces raisons, il jugera au moins, qu'on ne sauroit sans la plus criante injustice, me refuser une explication dans une affaire si embrouillée. Je la lui aurois faite moi-même, mais je ne comprends pas pourquoi il m'a éloigné depuis quelque tems.

PHILINTE. (*d'un air dissimulé*) Il faut que je vous avouë, que cela m'inquiète aussi — j'ai en outre à vous dire par son ordre, qu'il ne veut désormais plus vous parler touchant vos affaires. Il en a peut-être des raisons, peut-être veut-il vous servir en secret, parce qu'Oronte a de puissans amis à la cour. Je vous avouë, que je n'en puis découvrir les vrais motifs. Vous savez, que les Grands sont sujets au changement; je ne veux pas dire positivement qu'il soit changé à votre égard; mais je l'ai trouvé aujourd'hui plus indifférent que de coutume.

MEDON. Ce que vous me dites là m'inquiéteroit, si je ne connoissois son cœur; il suffit. Un homme, auquel le Souverain peut, sans s'en trouver mal, confier sa gloire & son païs, ne sauroit être ni craint ni soupçonné de la part des sujets. D'ailleurs je conçois aussi son trouble. Celui qui conduit un vaisseau sur une mer orageuse, & a tant d'écueils à éviter, pense à sa rame & oublie ce qui se passe auprès de lui. N'en parlons plus Philinte; la justice & la sagesse se reconnoissent ici. Nous abandonnerons l'issue de tout à la Providence & cesserons de parler d'une chose, qui ne touche que mon bien. Savez-vous bien déjà jusqu'où va la générosité de l'incomparable Clélie, & de combien elle surpasse mon attente?

PHILINTE. Non! mais on peut tout se promettre de son caractère.

MEDON. Ecoutez bien ceci, & gardez le secret.

PHILINTE. (*à part touché de compassion & inquiet*) Ha, il est trop tard! il ne fait pas encore tout son malheur. Supposé que je veuille — Oronte a déjà toutes les armes en main.

MEDON. Vous connoissez mon oncle, jugez à présent vous-même, s'il seroit tems

de lui découvrir mon cœur, Il renverferoit mon plan & me raviroit tout le bonheur, qui me reste encore au monde. Clélie vient de jurer dans le moment à Médon, de ne jamais l'abandonner. Clélie a pleurée entre mes bras & à prévenue tous mes défirs.

PHILINTE. Vous êtes fort heureux.

MÉDON. Oui Philinte! Je ne reconnois qu'à présent qu'elle m'aime pour l'amour de moi, & je dois à mon malheur une glorieuse conquête que mes ennemis m'envient. Cette seule action me reconcilie avec l'humanité, & me fait oublier les artifices de mon oncle. Il semble en général, que la nature ait voulu me jouer, & opposer au cœur le plus noble, le cœur le plus vil. Oronte me hait autant que Clélie m'aime,

PHILINTE. (*à part*). Ha! si je pouvois aussi le haïr j'aurois plus de fermeté. (*à Médon*) Mais cet amour peut être découvert. Oronte est fin, il remarque facilement les choses.

MÉDON. Je ne veux pas le supposer. Moins je suis capable de dissimulation, plus je le suis de secret. Je me jetterois aux pieds de tout autre pere que de lui. Mais il n'est pas encore pere — Il sacrifie nature & devoir à son orgueil & son intérêt.

PHILINTE. (*à part*) Je n'y puis plus tenir. (*à Médon*) Avez-vous encore quelque chose à ordonner? Certaines affaires —

MEDON. Rien à ordonner — Faites ce dont je vous ai chargé. Servez-vous pour ma défense de ce que je vous ai dit à mon avantage auprès du Ministre, & procurez-moi, s'il est possible, la permission de lui faire ma révérence.

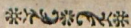
PHILINTE. (*en s'en allant*) Je suis une fois sur la mer entre deux écueils. En quel lieu que la tempête me jette je ferai naufrage. Heureux si je trouve un rivage, où je puisse me retirer!

SCENE III.

MEDON, *seul.*

Oui! je ne suis pas surpris, que Philinte soit si distrait, je me mets en pensée à sa place — Mais Clélie est un chef-d'œuvre de la nature. Je l'estime encore d'avantage en la comparant à moi-même. Rien n'est plus vrai, qu'il est plus facile d'apprendre les principes de la philosophie, que de les pratiquer. O Ciel! toi qui es maître du destin de l'homme, & dont les voies sont cachées: com-

ment termineras-tu le mien! mais je baïse ta main, qui m'humilie. Enclin de nature à l'orgueil, aveuglé par un faux honneur, aurois-je bien la véritable grandeur de l'ame, & la noble renonciation aux biens passagers, dans lesquels le cœur du sage se fait connoître? Et quel est donc proprement mon malheur? Dans une demie année maître d'un demi million, & dans le même espace de tems déshérité & manquant, Aimé de l'ame la plus noble, persécuté par le plus cruel des hommes, dépouillé & abandonné du plus barbare. Cependant si la malice a quelque pouvoir sur mon bien, en a-t-elle sur mon cœur ou sur mon esprit? Non! le ciel n'a pas si fort abaissé sa créature! — Ai-je offensé les hommes? ai-je refusé mes secours aux misérables? — Et je puis encore me dire malheureux? Non! c'est un nom qui ne convient qu'à des scélérats. Celui qui a un ami, qui est aimé, qui peut s'entretenir d'une manière décente par le travail de ses mains, & braver la disette, n'est ni malheureux ni méprisable.



 SCENE IV.

MEDON. LINDOR.

MEDON. As-tu exécuté mes ordres?

LINDOR. Oui, Monsieur.

MEDON. Que fait le pauvre jeune homme?

LINDOR. Il étoit tout hors de joie, il m'a suivi. Il est même ici, il —

MEDON. Fais-le entrer, & attens que je t'appelle.

LINDOR. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire.

MEDON. Cela ne presse pas.

SCENE V.

MEDON. LE JEUNE GUILLAUME.

GUILLAUME. Je viens, Monsieur, pour vous remercier du dernier bienfait, dont vous avez daigné m'honorer.

MEDON. A quoi penses-tu l'emploier?

GUILLAUME. A me former & m'avancer dans le monde.

MEDON. Qu'entens-tu par-là à t'avancer dans le monde?

GUILLAUME. A devenir honnête homme, laborieux & fidèle.

MEDON. Tes sentimens sont très bons, viennent-ils de toi?

GUILLAUME. Non, Monsieur, le pauvre homme que vous nourrissez, & à qui vous avez commis le soin de mon éducation, a ces bons sentimens, & j'apprens tous les jours de lui quelque chose de bon.

MEDON. Fort bien! mais n'oublies jamais que le tems de la jeunesse est précieux, & qu'il faut en faire un bon usage, puisqu'il faudra rendre compte de tous les momens de la vie.

GUILLAUME. Non, Monsieur, j'aurois mieux être malheureux, que d'être ignorant, & la grace, que vous daignez me faire, en me faisant instruire avec tant de soins, fait que je vous aime infiniment. Mon père est un pauvre homme — —

MEDON. Ton pere est pauvre. Cela ne doit pas te décourager. On est toujours assez riche, quand on fait se contenter de ce qu'on a & en jouir. Que fait ton vieux pere?

GUILLAUME. Il est depuis quelques jours tout mélancolique. Il dit beaucoup de bien de vous & de Mademoiselle Clélie.

MEDON. Dis lui, que j'aurai soin de toi, tant que je le pourrai. Il a longtems servi dans ma maison, & a fermé les yeux à feu mon père.

GUILLAUME. Oui, il se le rappelle bien souvent, & jamais sans pleurer. Vous n'êtes sûrement devenu un si aimable maître, que, parce que votre père étoit un si parfait & honnête homme.

MEDON. Oui mon fils! Pédication & les bons exemples y contribuent beaucoup.

GUILLAUME. (*d'un air riant & familier*)
Oui, Monsieur, mon père est un honnête homme: je pourrois aussi par conséquent le devenir avec le tems.

MEDON. Oui, assurément mon fils! mais appliques-toi sérieusement aux sciences. La providence a souvent faite des gens de la plus basse condition, de nobles & d'utiles sujets pour la patrie. Peut-être auras-tu un jour cette satisfaction — Adieu — Apelles mon domestique & salues ton pere de ma part.

~~*~*

SCENE VI.

MEDON. LINDOR.

LINDOR. Monsieur!

MEDON. (*distrain*) As-tu reçu des lettres de France?

LINDOR. Non, Monsieur!

MEDON. Tu as pourtant portées les miennes à la poste.

LINDOR. Encore moins, Monsieur! car j'ai eu des raisons, pour ne pas le faire, vû que selon moi l'on ne remet pas en Allemagne des lettres, qui ne viennent pas de France.

MEDON. Tu es bien savant pour un domestique.

LINDOR. Et vous Monsieur, bien distraint pour un philosophe. Je croirois presque, que cet homme-là a raison, qui dit que vous êtes bien obscur dans vos écrits.

MEDON. Qui est-ce qui écrit ainsi?

LINDOR. Hé! qui peut connoître tout le monde! J'ai reçu cette feuille de mon tailleur (*il tire une feuille imprimée de sa poche & la lui donne*) Lisez vous-même.MEDON. (*il prend & lit*) Cet homme fait aussi des vers. (*il continue à lire & sourit*) Le savant! deux connoisseurs m'avoient criti-

qués, & si cet auteur m'avoit loué, j'aurai
supprimé mon Dieu de la guerre. (*il rend
cette feuille à son domestique*) Tiens...

LINDOR. J'ai une quantité de sembla-
bles écrits, dont vous ne faites aucun cas, à
cause de leur peu d'importance, parce qu'il
n'y a selon vous point d'esprit, & moi j'y
trouve beaucoup de choses qui me plaisent,
& me divertissent. Vivent les petits auteurs
pour ma bibliothèque particulière!

MEDON. Va! laisses-moi seul.

LINDOR. Comme vous ordonnez Mon-
sieur (*il tire une bourse de sa poche*) Mais
quelques cents ducats —

MEDON. Que veus-tu dire par là?

LINDOR. (*en s'en allant*) Rien, cela
ne presse pas.

MEDON. As-tu oublié que j'ai pu
supporter la perte de quelques tonneaux
d'or? mais fais-tu aussi que cent ducats pour-
roient faire la fortune de bien du monde?
Parles, Parles, de qui sont-ils?

LINDOR. De l'éditeur.

MEDON. Et pourquoi?

LINDOR. Pour le petit ouvrage, que
vous avez fait en France, & que vous lui
avez donné à votre retour.

MEDON. Cent ducats?

LIN.

LINDOR. Oui Monsieur! j'en suis aussi surpris. J'ai servi chez trois auteurs, & jamais il ne m'est rien arrivé de semblable. Il faut, Monsieur, ou que vous soiez un auteur particulier, ou qu'on paye votre noblesse: ce qui arrive rarement; car je connois des gentilshommes, qui ont autant de peine à se faire païer, qu'ils en ont à païer les autres — Et si cela est, votre éditeur est un original dans son espèce.

MEDON. Tu es fou! jamais il ne faut critiquer ni blamer une espèce de gens toute entière. De vouloir que tous les éditeurs soient honnêtes gens, & qu'ils pensent noblement, c'est prétendre, que tous les auteurs soient sages — Est-ce là ce que tu prétens?

LINDOR. Non, le ciel m'en préserve! Mais Monsieur, avec votre permission encore une chose. Vous savez que je suis un fidèle serviteur, cet ouvrage étoit-il véritablement bien savant.

MEDON. Cela se peut.

LINDOR. Mais Monsieur, il y avoit aussi des vers, & mon premier maître disoit — Ha! si vous l'aviez vu, on pouvoit facilement voir à son air, qu'il étoit savant — toutes les poésies ne sont que des niaiseries, & des

amusemens, disoit mon vieux maître, il me semble encore l'entendre —

MEDON. C'étoit une morale qu'il ne pouvoit dire qu'à un domestique. Un peu plus de sagesse l'auroit empêché de se précipiter dans son jugement. Newton & Hobbes lisoient Homere, & comme je vois, ton vieux maître n'étoit ni l'un ni l'autre. Mais ta folie me porte à une autre, je parle en s'avant avec toi — Attens! (*à part*) comment puis-je emploier ce présent d'une maniere généreuse? (*à Lindor*) Lindor portes cet argent à Philinte & dis-lui, que sa retenue & sa dette — —

LINDOR. (*inquiet*) Monsieur!

MEDON. Que tardes-tu?

LINDOR. Dites-moi un peu, comment voulez-vous avec toute votre sagesse en répondre? Encore à Philinte, & cet homme est pourtant si réservé & si mystérieux envers vous, son visage & sa physionomie ont bien l'honneur de me déplaire — Outre cela, le vieux domestique Guillaume m'a raconté des choses —

MEDON. Ce sont des songes. As-tu des preuves?

LINDOR. Non! mais au moins, je ne comprends pas comment la confiance de Phi-

linte avec Oronte votre ennemi peut subsister?

MEDON. N'entens-tu pas mieux les affaires? — J'ai mes raisons pour l'aimer, & je lui dois toute ma sincérité. Prends garde à l'avenir de ne pas dire la moindre chose qui l'offense — Sais-tu qu'il est mon ami?

LINDOR. Oui, Monsieur! vous seriez un très bon maître — Car en vérité je vous aime de tout mon cœur — Certainement je vous aime, comme si vous étiez mon pere — si seulement vous mettiez des bornes à votre générosité. Le cœur me saigne, quand je pense, que depuis que vous êtes en danger de perdre tout votre bien, que vous travailliez jour & nuit, vous vouliez encore faire part aux autres, de ce que vous avez gagné avec bien de la peine; & vous me défendiez encore d'en parler. C'est trop prétendre & exiger d'un domestique.

MEDON. Mais non, pour un homme qui a de l'honneur & de l'éducation. Vas, & fais ce que je t'ordonne — Il ne faut jamais qu'un domestique pense.

LINDOR. Mais Monsieur, vous êtes vous-même dans l'indigence —

MEDON. Qui est-ce qui te l'a dit? As-tu déjà éprouvé la misère chez moi? —

LINDOR. Ha certainement, Monsieur, j'aimerois mieux en sentir, que de vous voir souffrir. Vous me faites pitié. Vous avez tant de bontés — Si j'étois pour un moment de noblesse, je vous embrasserois! —

MEDON. (*met la main sur l'épaule de Lindor & l'honore d'une espee d'embrassement*)
 Pauvre garçon! Il ne faut pour cela point de lettres de noblesse. J'estime un cœur bien fait, par tout où je le trouve. Oublie pourtant ce que je viens de faire. Je me désiste de mon autorité, mais n'abuses pas de ma bonté. Voilà comme j'en agis avec les Princes, agis en de même avec ton maître — Va, & porte cet argent à Philinte.

LINDOR. (*en s'en allant*) Si cet homme étoit malheureux dans le monde; je souhaiterois n'y avoir jamais de bonheur.

S C E N E. VII.

MEDON *seul.*

On n'est jamais malheureux, quand on peut faire du bien aux autres. L'intérêt ne m'a pas porté à écrire ce petit ouvrage; mais le desir sincère d'exciter de bons sentimens, & de gagner les hommes, que le ton superbe &

impérieux des personnes mécontentes, dégoûtent souvent des devoirs que la vertu impose, & de l'amour pour la patrie — J'en reçois une récompense. Comment puis-je l'emploier plus utilement, qu'en m'en servant pour me rouvrir le cœur de mon ami? Ha, bon Dieu! qu'il est doux de faire du bien, & quelle satisfaction ne ressent-on pas alors! Voilà l'unique raison pour laquelle je souhaiterois d'être maître de mon bien. Que de gens ne pourrois-je pas rendre heureux!

SCENE VIII.

MEDON. LISETTE.

LISETTE. (*pleurant*) Monsieur!

MEDON. Que te manque-t-il?

LISETTE. Nous sommes tous perdus!

MEDON. Et pourquoi?

LISETTE. Votre oncle —

MEDON. Que lui est arrivé? Puis-je Passister?

LISETTE. Mon bon & cher Monsieur! Vous craignez pour sa vie, au moment qu'il trame votre ruine totale. Il vient d'entrer dans notre chambre d'un air emporté & furieux; & m'a ordonné de me retirer — j'ai

entendu nommer votre nom, & Clélie pleurer. Je viens pour vous en avertir — Mais voici Clélie elle-même.

SCENE IX.

LES PRECEDENS. CLELIE.

MEDON. Vous pleurez, ma chère Clélie! Vous qui êtes Punique bien que j'aie au monde, vous pleurez! Parlez — Que vous est-il arrivé? Votre pere —

CLELIE. J'ai une nouvelle terrible à vous apprendre — Vous perdez —

MEDON. Tout mon bien, Clélie! qu'importe? pourvu que je vous conserve.

CLELIE. Vous me perdez aussi, Médon —

MEDON. Comment, cela est-il possible? Expliquez-vous plus clairement.

CLELIE. Notre secret est découvert.

MEDON. Cela ne se peut, Clélie! Il n'y a que le ciel, Philinte, vous & moi, qui le sachions. A moins que ce premier n'ait fait un miracle, il faut qu'il y ait un traître parmi nous, & sur qui peut tomber cet honneux soupçon? — Lisette —

LISETTE. Informez-vous de moi auprès de Mademoiselle — Je suis une pauvre fille, mais je n'ai point appris à trahir.

MEDON. Et que dit donc votre pere, cet inflexible, cet homme dont, graces au ciel! vous n'avez aucun trait?

CLELIE. Il m'a destiné un époux que je ne connois pas, & qu'il ne veut pas encore me nommer. Il prétend de moi une obéissance aveugle, & me fait à votre sujet, Médon, les plus amers reproches. Je ne comprends de tout son discours rien autre chose, sinon, que c'est encore trop peu pour lui — Ha Dieu! faut-il que je parle ainsi d'un pere — non content de vous avoir ravi votre bien; il en veut encore à votre honneur & au mien.

MEDON. Arrêtez — c'en est trop! Où est-il?

CLELIE. O Dieu! Que voulez-vous faire?

MEDON. Je me prosternerai devant lui, j'embrasserai ses genoux, & éprouverai s'il n'y a pas dans son cœur une étincelle de sensibilité humaine, qui y soit cachée, je lui dirai que — —

CLELIE. Médon, vous comblerez mon malheur & le votre! Ecoutez seulement —

MEDON. Je ne puis garder plus long-
tems ce secret pour moi. Une ombre de
soupon blesseroit votre honneur, & je vous
jure par ce ciel, en face duquel je vous ai
offert mon cœur, que je veux — Effroïable
pensée — Clélie — (*il lui donne la main
& serre la sienne*) Oui! j'aime mieux vous
perdre que de vous voir déshonorée. Si c'est
un crime de vous avoir aimé: tout le monde
doit être instruit, que c'est moi, qui suis ce
criminel. Retirez-vous, j'entens du bruit —
c'est lui-même.

CLELIE. Adieu! mon cœur, mon hon-
neur & le votre sont entre vos mains.

(*Clélie s'en va avec Lisette.*)

SCENE X.

MEDON. ORONTE.

MEDON. Le voilà le cruel qui vient —
Cet air tranquille qu'il affecte, est un calme
de mer qui menace d'une tempête.

ORONTE. Vous esperez donc encore
par la requête que vous avez présentée à la
cour, vous assurer d'un bien, qui, par ordre
de votre père, m'appartient?

MEDON. Monsieur! je me sou mets au jugement de la cour. L'assurance de n'avoir jamais offensé mon pere, sa mort précipitée, les changemens qui sont arrivés pendant mon absence, m'engagent à faire examiner les raisons de mon exhérédation. Ma propre fortune & mon honneur exigent, que je ne néglige rien. Je me sou mets au jugement de mes supérieurs & de la justice. Puis-je en agir avec plus de précaution dans un país, où les loix civiles sont en vigueur?

ORONTE. De la justice, dites plutôt de la grace extorquée d'un Ministre, que vous vous êtes acquise par de misérables vers & des adulations rampantes, qui peut se perdre aussi facilement que vous vous l'êtes acquise.

MEDON. Arrêtez, Monsieur! dites contre moi tout ce que votre cœur malin peut vous inspirer; mais épargnez un homme dont le sage gouvernement fait honneur au Prince, & pour qui peut-être mille orphélins font à Dieu les plus ferventes prières, au moment que des scélérats condamnés le maudissent.

ORONTE. (*d'un air moqueur*) Vous êtes bien zélé, Médon!

MEDON. Et vous mon oncle bien cruel!

ORONTE. (*d'un air moqueur & avec une soumission feinte*) Je vous l'avoue, j'ai failli — pardonnez-le à ma simplicité & rendez graces à votre profonde sagesse, des avantages & des lumieres que vous possédés — Vous avez du monde, vous connoissez la cour. Les richesses que vous aviez autrefois, & les voïages que vous avez fait dans les païs, où réside la gentillesse vous ont mieux appris le haut ton, que je n'ai pu le connoître dans la pauvreté; mais peut-être deviendrai-je plus savant à vos dépens.

MEDON. J'entens & comprends bien ce trait furieux, & jamais raillerie ne fut poussée plus à l'excès. Mais — que je connoisse le monde ou non — j'aime mieux être trompé, que d'être moi-même un trompeur. La calomnie est à mes yeux le plus infame des vices, si cependant elle fait partie de la philosophie, je me l'attribuerai sans en rougir.

ORONTE. J'admire votre ingénuité & noble simplicité; qui pourroit résister à des exemples si clairs? Je vous donnerai des preuves, que je tache au moins de vous imiter. On m'a dit que Clélie avoit l'honneur de ne vous pas déplaire.

MEDON. (*touché*) Monsieur —

ORONTE. Vous prenez part à son bonheur, j'en suis assuré; car l'amour du prochain est une de vos plus belles qualités, & votre sagesse ne vous permettroit point d'autre amour, car vous êtes trop abstrait dans vos pensées.

MEDON. Il faut que je vous avoue, que je ne suis pas assez vain, pour me défendre de toute passion, qui s'accorde avec le bon & grave citoïen. Selon mes principes, il n'y a que des passions condamnables, qui soient défendues. L'on peut, comme je pense, fuir toutes ces extravagances & ces excès sans renoncer pour cela à la nature.

ORONTE. Je vois bien que votre système est devenu un peu plus commode en France — Mais votre situation pourroit bien ne vous pas permettre de penser sans foiblesse à d'autre passion qu'à celle de philosophe. Dans le fond, il vous importe peu, qui fasse le bonheur de vos ames. Ainsi pour vous tranquiliser à cet égard, je ne puis vous cacher le plan, que j'ai formé pour Clélie, dont vous serez bien aise.

MEDON. (*à part*) Bon Dieu! il va prononcer ma condamnation.

ORONTE. Lisette!

MEDON. Monsieur.

ORONTE. (*d'un ton impérieux*) Clélie!

MEDON. (*à part*) Cette explication me fait trembler!

SCENE XI.

LES PRECEDENS. CLELIE.

CLELIE. Vous avez ordonné, mon pere — —

ORONTE. Oui! je te réitère ce que je t'ai dit dans ta chambre, il y a quelques momens. J'ai mes raisons, pour que Médon sâche que tu es promise.

CLELIE. Mais, mon pere —

ORONTE. Eloignes - toi dès l'instant, quand Oronte commande, il prétend être obéi.

CLELIE. (*en pleurs*) Et il ne reste à Clélie que des larmes!

ORONTE. Il y a des larmes de caprice, il y en a d'orgueil & d'opiniâtreté. Ton sexe fait parfaitement bien jouer cette pantomime — Vas — (*Clélie s'en va.*)

SCENE XII.

ORONTE. MEDON.

MEDON. (*à part*) Voici le moment, que je dois saisir, ou je suis perdu — (*à*

Oronte en se jettant à ses pieds) Monsieur ! s'il n'est pas trop tard, renoncez, je vous en conjure, à ce cruel dessein — Vous me voyez ici à vos pieds, vous en supplier en faveur de cette sincérité par laquelle je vous ai peut-être offensé — Prenez tout mon bien, je renonce à toute prétention, que je pourrois y faire, mais rendez-moi, & si vous êtes inexorable pour moi, rendez-vous à vous-même Clélie. Je vous ai caché jusqu'ici que je l'adore, crainte de vous irriter. En faveur de l'innocence peinte sur le visage de cet ange ! laissez-vous toucher. Et si Médon — —

ORONTE. En faveur de l'innocence, qui, comme vous dites, est peinte sur le visage de cet ange, je veux la sauver de vos mains. Si elle est aussi sainte, que vous dites, pourquoi, scélérat, m'avez-vous fait un mystère de votre amour ? Et si vous êtes son ami si zélé, comment pouvez-vous vouloir vous approprier le bien de son père & la rendre par-là malheureuse ? Répondez !

MÉDON. Je l'aimois, tandis qu'elle étoit encore pauvre, & mon dessein étoit de la rendre heureuse avec son père, en lui donnant ma main, & lui faisant part de mon bien. Mais mon exhérédation inopinée a

rompu toute mes mesures : cependant le malheur n'a aucun pouvoir sur mon cœur. Jugez vous-même.

ORONTE. Eh bien — je veux vous la donner, & vous prouver par-là ma générosité.

MEDON. (*à part*) Quel changement imprévu! (*à Oronte*) A vos pieds — —

ORONTE. Arrêtez — ne vous hâtez pas trop dans vos remerciemens — Connoissez-vous le cœur de Clélie?

MEDON. Si je le connois? c'est amour, douceur & grace.

ORONTE. Mérite-t-elle l'estime du monde ou non?

MEDON. Elle mérite le respect & la vénération de tous ceux qui savent estimer l'innocence & apprécier la grandeur d'ame.

ORONTE. Eh bien! soiez vous-même le juge, si elle a méritée de devenir l'épouse d'un homme — tremblez à cette déclaration — dont au premier jour, l'honneur sera flétri au milieu des huées du peuple, qui fera fui & oublié, comme un séditieux, un fugitif, un traître à la patrie, qui a cherché sous l'apparence de l'amour de la patrie à révolter l'Etat par des écrits scandaleux, & à s'approprier par de faux procès le bien d'au-

trui & à obtenir une épouse par des artifices secrets.

MEDON. Mon sang se glace dans mes veines à cet horrible portrait. A-t-on jamais pu avoir un si infame soupçon contre un homme d'honneur? Ajoutez-y encore un voleur, un assassin, & vous aurez un scélérat complet. Mais parlez, Monsieur, si vous n'êtes pas tout à fait barbare. Quels traits mystérieux font-ce là? Moi qui a pris sur vos bras à articuler les premières paroles. En qualité d'oncle — n'avez-vous pas été témoin de mon éducation — Il faut que mon père au lit de la mort ait —

ORONTE. (*avec arrogance*) Oui! à la face de la mort il t'a reconnu pour ce que tu es, il t'a déshérité dans un moment où toute passion cesse, & où l'ame pense plus librement, & veus-tu avoir encore une preuve de ton nouveau crime? (*il lui montre une lettre*) Tu connois cette main — lis —

(*il se retire*)

MEDON. Bon Dieu! c'est la main du Ministre (*il lit*) „Votre neveu est atteint & „convaincu du crime de la plus haute tra- „hison.“

ORONTE. (*rentre & lui arrache la lettre des mains*) Gens de plus basse extraction.

que moi, t'annonceront ton sort — Penses à ta sûreté, & si tu es sage, à prendre la fuite (*à part*) je penserai aussi à ma sûreté (*à Médon*) Cette maison ici t'appartenoit, mais dans deux heures tu y seras étranger.
(*il s'en va*)

SCENE XIII.

MEDON *seul.*

(*Après un profond silence*) Est-ce un songe? Médon, qui es-tu? Un fugitif, un traître, un homme dont l'honneur est flétri! Ha, il faut que ton sang me vange de ces injures! (*il prend son épée & veut sortir*) Mais arrête malheureux! si tu n'as point d'autres armes contre la calomnie, ton amour pour la sagesse n'est qu'une chimère — Mais il n'est pas possible de pousser la chose plus loin, & de mettre un homme à une plus forte épreuve.

SCENE XIV.

MEDON. LINDOR.

MEDON. Cours chez Philinte, Lindor,
& dis lui que —

LIN-

LINDOR. J'en reviens maintenant & je suis plus confirmé que jamais dans mon opinion.

MEDON. En quoi? Que veux-tu dire par-là?

LINDOR. Ce que je vous ai déjà si souvent dit, que je ne puis rien comprendre à cet homme. Je lui donnai votre présent, il me demanda tout effraïé, pâle, levant les yeux au ciel, d'une voix plaintive. Comment, ton maître a-t-il encore le moïen de me faire du bien! il me pressa, & je fus assez honnête homme de lui raconter l'avanture de votre éditeur & de votre livre. En nommant ce livre, il poussa de profonds soupirs, joignit les mains, fulmina contre votre oncle, & se mit à pleurer. En un mot, je n'oublierai jamais le trouble de Philinte, quoi que je ne puisse vous en faire l'explication.

MEDON. Je puis bien la faire; les ames nobles, les seules ames nobles, sont capables de sentimens élevés, & il leur est beaucoup plus rude d'être obligées à d'autres, que de les obliger elles-mêmes. Va, cours chez lui, & dis lui, que mon honneur, ma sûreté & ma vie dépendent d'un seul moment, & que j'ai mis toute mon espérance en lui; mais en lui donnant cet avis, conservez une

certaine mine tranquille, de peur de trop l'effraïer. Quelle ne doit pas être la sensibilité d'un cœur comme le sien, qui brule de reconnoissance à une telle nouvelle! Je l'attens, & avec lui l'explication de ma destinée.

(Lindor s'en va)

SCENE XV.

MEDON. CLELIE.

CLELIE. J'accours vers vous au péril de ma vie. Dites-moi, Médon, qu'est-ce qui se passe avec vous? Que signifie la colere qui éclate dans les yeux de mon pere? Il est dans une agitation si grande que de ma vie je n'en ai vue une pareille. Il s'est renfermé dans sa chambre, & y a fait appeller le vieux Guillaume, qui en est sorti d'un air tout troublé.

MEDON. Quittez-moi, Clélie, pour votre sûreté & la mienne. Votre père m'a porté des coups meurtriers. La perte de mon bien n'est rien, en comparaison de ses autres entreprises contre moi: elle n'est qu'un jeu d'esprit. Je ne puis rien vous expliquer; car je suis à présent comme un homme aveugle, qui est privé de la lumiere du jour. Tout

ce que je puis vous dire, est — que je viens de lire une sentence de la main du Ministre même, dont vous ferez effraïée — Je suis, dit-il, coupable de la plus noire trahison.

CLELIE. Ha Ciel! des ames comme la votre Médon, font au-dessus de tels soupçons — Vous vous trompez.

MEDON. Je me trompe?

CLELIE. A quoi sommes nous réduits, Médon! Je veux aller me jeter aux pieds du Ministre —

MEDON. Pour l'amour de Dieu, n'en faites rien! Cette scène pourroit vous rendre suspecte aux yeux de la Cour. J'en ai chargé Philinte, je l'ai fait appeller.

CLELIE. O Médon! ne perdez pas un moment.

MEDON. Mon bonheur & le votre exigent que vous me quittiez maintenant. Vous connoissez la fureur de votre père. Nous ne voulons pas donner de nouveaux alimens à un feu, qui ne brule déjà que trop. (*Clélie s'en va*)

SCENE XVI.

MEDON, *seul*,

Le noir projet que l'avarice de mon orgueilleux parent avoit formé contre moi com-

D 2

mence insensiblement à se développer. Quelles accusations extraordinaires font-ce là! Moi, qui n'ai rien écrit, qui ne sois plein de respect pour la Majesté du trône, & d'amour pour la patrie. Moi, je serois un traître à ma patrie! Mais comment est-il possible, que le Ministre ait tout à coup changé de sentimens? Mon oncle auroit-il été dans sa fureur jusqu'à s'avilir par la calomnie? Misérables richesses, que je méprise, quelles suites avez-vous eu pour moi! & toi, cœur de l'homme, quel mystère n'es-tu pas! Ah, conscience, je commence à présent à sentir ta dignité! & quand les Rois de la terre, & un monde entier s'élèvent contre toi, tu t'opposes seule avec intrépidité à un monde & à ses Souverains! Je voudrois me cacher dans la poussière & m'abandonner au désespoir, si j'étois condamnable devant ton tribunal! Mais je dois à mon honneur l'examen de ces accusations. Le cruel! pourquoi ne m'a-t-il pas laissé entièrement lire ma condamnation? Je dois, dit-il, l'apprendre par des gens de plus basse condition! Ha! qui peut être de plus basse condition que toi, barbare! Maudit du peuple, & l'opprobre de la terre, sois celui qui opprime l'innocence & soutiens le crime.

FIN DU PREMIER ACTE.



 ACTE SECOND.

SCENE I.

PHILINTE *seul.*

La terre tremble sous mes pieds à chaque pas, que je fais — Que lui répondrai-je ? Dans le moment, que je le trahis, il prend le reste de ses biens pour m'en faire du bien — Maudite soit la première pensée, que j'ai eu, de rendre malheureux un homme, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop crédule pour un traître — Ingrat ! à quoi me suis-je hasardé ! — je m'en vais trouver le scélérat, qui m'a ôté tout sentiment — je veux tourner le poignard, dont il m'a armé pour percer le sein d'un ami du genre humain, afin de le plonger dans les entrailles d'un monstre.

SCENE II.

PHILINTE. ORONTE.

ORONTE. Je vous cherche, Philinte, pour vous dire que nous sommes parvenus à

D 3

notre but. L'orgueilleux Médon est abaissé, & nous triomphons. J'attens encore ce soir sa condamnation, & la confirmation du testament.

PHILINTE. Plut à Dieu, que ce maudit projet ne fut jamais réuffi! Je vous haïs Oronte! parce que vous m'avez porté à une action, qui repugne à la nature & au devoir, je suis devenu à votre sollicitation cruel & traître envers un frère.

ORONTE. Préjugé ridicule! Que prétendez-vous encore avec votre hypocondre vertu? Laissez à Médon de pareils fantômes, & comportez-vous en homme, qui a du monde. J'ai été cinquante ans sans faire de cabales, & j'ai été pendant tout cet espace de tems un gueux & un mandiant; dans la cinquante & unième année je devins un trompeur & riche — Celui qui d'un mandiant devient le maître d'un million, doit s'élever au dessus des préjugés. Vous avez fait ce pas sous ma conduite, & moyennant que vous ne vous laissiez pas éblouir par votre idée vague, vous verrez dans deux heures la décision de votre destinée, à votre entier avantage.

PHILINTE. Vous parlez selon vos principes; mais sachez aussi, que depuis le mo-

ment que je les ai suivis, j'ai ressenti peu d'humanité — Vous reste-t-il encore quelque idée d'honneur & de devoir? Répondez-moi: qu'est-ce qu'un traître?

ORONTE. C'est ce que vous êtes, & si vous le voulez ce que je suis aussi, & un fou, si vous reculez, & vous accusez vous-même — L'intérêt est l'ame de toutes les actions des hommes. Les vertus éclatantes sont des vices modifiés. Nous trompons tous, mais il y a peu d'ames assez nobles pour porter la tromperie jusqu'à l'héroïsme.

PHILINTE. Encore un moment — Je veux vous faire une question — Un homme est pauvre, abandonné de tout le monde, méprisé.

ORONTE. D'autant pire pour lui.

PHILINTE. Il se découvre à un ami —

ORONTE. Il fait très mal, car il n'y a point d'amis.

PHILINTE. Il en est soutenu, il pénètre tous ses mystères — & il le trahit —

ORONTE. Je ne trouve pas, que cela soit si extraordinaire, cela se fait tous les jours dans le grand monde.

PHILINTE. Ecoutez une chose, qui n'arrive pas tous les jours, & dont vous devez trembler, s'il y reste encore quelque peu

d'humanité dans votre cœur. Savez-vous bien que ce cœur noble & bienfaisant donne à celui, qui le trahit, la récompense de l'ouvrage dont chacun se sert pour le perdre — Trouvez-vous encore ici l'homme de ce côté-là?

ORONTE. Parlez d'une manière plus intelligible!

PHILINTE. Je le veux — Il fait un ouvrage qui est un original dans son espèce, il enseigne sans détour l'amour de la patrie; j'en écris un autre qui est pernicieux à l'Etat, qui est rempli de principes abominables. Je le fais, par des artifices défendus, soupçonner de rebellion contre l'Etat; au moment même, que je le trahis, il reçoit cent ducats pour son ouvrage, & il me les donne pour m'arracher de la misère. Il travaille — un barbare ne seroit pas insensible à ce trait — à me conserver la vie, à l'instant que je travaille à la lui ôter.

ORONTE. Un auteur qui a de la réputation mérite d'être châtié. Qui lui ordonne d'avoir de la réputation?

PHILINTE. Si vous voulez examiner votre cœur, vous ne manquerez pas d'excuses. Quand une Furie a une fois trouvée place dans un cœur, elle répand sur la raison,

qui l'environne, la nuit & les ténèbres; & celui, qui est une fois parvenu à maîtriser sa conscience, porte les fers du vice sans les sentir. Mais pour moi; je n'ai pas encore atteint ce degré d'endurcissement: le vice est enfin meuri en vous, au lieu qu'il n'est encore, Dieu merci! il n'est qu'en boutons chez moi.

ORONTE. J'entens à peu près ce que vos tours ingénieux & équivoques veulent dire, c'est à mon tour de parler à présent — Voulez-vous m'écouter?

PHILINTE. Oui, parlez!

ORONTE. Qui est-ce qui a annoncé au père de Médon mourant toutes les fausses nouvelles de son fils & a excité sa colere jusqu'à le déshériter?

PHILINTE. Moi.

ORONTE. Qui a écrit le livre qui traite de trahison & de rebellion, lequel cause la perte de Médon?

PHILINTE. Qui est-ce qui a trompé par ses artifices le Ministre, & revolté la patrie?

PHILINTE. Moi! Satan! mais ce n'a été que par ton inspiration.

ORONTE. Hé bien, vas donc & t'accuses publiquement d'être l'auteur de la trahison; dis au Ministre, que tu es un traître,

& au Prince, que tu as profané la Majesté du thrône; éleves ton Médon sur son thrône de philosophe; vas en rampant à genoux lui demander humblement pardon. Mais crains & choisis! Voici Clélie, charmes, beauté, jeunesse & richesses — Voilà Médon, honte, mépris, bannissement, la mort même. Si tu veus — Choisis! veus-tu te conserver ou te perdre?

PHILINTE. Je veux périr; & je prétens t'entraîner dans ma ruine. Les charmes & la beauté de Clélie m'ont éblouï dans mon premier projet; l'espérance flatteuse de pouvoir un jour la posséder, m'a insensiblement conduit à ma perte; mais son caractère doux m'a déjà vaincu à demi. Je commence à mépriser tes richesses. Il n'y a point de honte de revenir de la tromperie à la vertu, & il y a plus de gloire d'être honnête homme dans la fuite, que d'être un scélérat dans la patrie.

ORONTE. Vas dans ta folle pensée aussi loin que tu voudras; mais ne pensés pas de pouvoir m'entraîner dans ta ruine. Je suis, par ta propre faute en état d'achever ce que j'ai commencé, & ta perte ne me couvrera guères. L'or fera son effet, tant que ce métal existera, & que le cœur de l'homme sera sensible; mais je te crois trop d'esprit, pour

vouloir de ton plein gré te perdre toi-même. Notre affaire sera décidée dans une heure. Je veux encore une fois aller auprès de Clélie, te nommer, & lui faire signer le contract de mariage, ensuite j'irai à la cour pour y terminer mes affaires. Penses à ta fortune & aux charmes de ma fille.

PHILINTE. Mais comment pouvez-vous prétendre cela de moi? Oubliez-vous, que Médon —

ORONTE. Ne t'embarasses pas de lui — je lui donnerai de quoi pouvoir vivre quelque tems, & nous aussi — Vas le trouver, & continues à bien jouer ton rôle.

PHILINTE. (*à part*) Je suis dans un trouble & une incertitude, qui va jusqu'à l'étourdissement.

ORONTE. Me promets-tu d'être fidele? declares-toi; ta destinée en dépend.

PHILINTE. (*avec dépit*) Vous le voulez — Agissez donc selon vos principes — mais tremblez.

ORONTE. Vas! Tu es plus sage que tu ne dis — (*en s'en allant à part*) Je ne compte pas sur sa fidélité, mais sur sa crainte. Il faudroit qu'il eût perdu l'esprit, s'il se rendoit lui-même malheureux. C'est précisé-

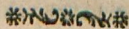
ment la raison pour laquelle je l'ai si fort engagé dans le crime.

SCENE III.

PHILINTE *seul.*

Je suis sur une roche, du dessus de laquelle je vois un fossé tout à l'entour. De quelque côté que je me tourne, soit à droite, soit à gauche, la mort est devant moi. Médon, mon bienfaiteur, mon ami, & même un saint, si je le compare aux scélérats, au nombre desquels je suis, est trahi par moi, déshérité, chassé d'une maison où il essüia mes pleurs, banni d'une patrie, qui ne sera plus qu'un désert, s'il y a encore des Orontes davantage, & moins de Médons — Pourquoi ne signois-tu pas son arrêt de mort, & le conduisois toi-même au supplice? il n'auroit qu'un moment à souffrir, au lieu qu'à présent je le fais mourir à petit feu (*il se jette dans un fauteuil, après avoir médité quelque tems, il continue de parler*) Si jamais il découvre cet horrible crime, quelles larmes de sang ne versera-t-il pas! Larmes, que son pere versa, lorsqu'il le croïoit scélérat, assassin. J'entens encore le vieillard mourant, je lis encore sur son visage les tourmens qu'il souffroit. La malédiction

que je lui extorquai, est encore un coup de foudre à mes oreilles. Mon trouble s'augmente, quand je pense à sa dernière générosité. Si nous étions ensemble dans un désert, & qu'il n'eût que la moitié d'un pain, il le partageroit avec moi, & braveroit le lendemain la mort (*il se leve*) Mais comment puis-je reculer? Je connois la fureur d'Oronte: il n'y a point de crime, quelque grand qu'il soit, dont il ne soit capable. A qui me découvrirois-je? Dois-je au moment où le monde m'honore, m'annoncer à lui comme un scélérat? Avec quel front paroîtrai-je devant les yeux du Ministre? C'est Médon qui le premier me recommanda à lui. C'est lui qui m'a mérité tous les bienfaits de la Cour — Je ferai foulé aux pieds comme un ver! — Quelle sombre prison, quels tourments seront suffisants pour me punir! Qu'ai-je écrit? — Des paroles, dont un Lovelace auroit honte — Il est impossible que mes autres infamies restent cachées. Dois-je percer de mon poignard le sein du vieux Guillaume, afin de le rendre muet? Ha! voilà une situation qui égale les peines de l'enfer — Le voici lui-même.



SCENE IV.

MEDON. PHILINTE.

MEDON. Je vous ai attendû avec impatience : vous êtes sur le point de me voir malheureux ; mais à présent voyez-moi diffamé & trahi.

PHILINTE. Vous n'êtes ni diffamé ni trahi : & si vous l'êtes, la providence veillera sur vous, & vous sauvera d'une manière qu'il vous est peut-être impossible de prévoir.

MEDON. Mais comment puis-je penser à mon sort sans trembler ? Etes-vous parfaitement instruit de mon malheur ?

PHILINTE. (*en pleurant*) Ha ! je le suis plus que vous ne pensez.

MEDON. Non, vous ne l'êtes pas, Philinte ! Je ne parle pas du misérable bien, à la perte duquel je suis plus sensible par rapport à vous, que par rapport à moi.

PHILINTE. (*à part*) Plus par rapport à moi ! — Il ne manquoit plus que ce coup mortel.

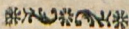
MEDON. Ecoutez donc, j'ai perdu Clélie, & par la plus noire calomnie on déclare que je suis un traître. Vous pouvez vous-même rendre témoignage, s'il y a dans mon cœur le moindre trait infâme. Courez chez

le Ministre, dites-lui, que la fraïeur me met tout hors de moi, que mon oncle irrité contre moi, m'a fait lire un passage d'une lettre écrite de la main du Ministre même, qui suppose une effroïable calomnie — Allez-y dès ce moment, demandez lui l'explication de ce mystère, & s'il prétend un serment, faites-le — je prens tout sur mon compte — faites serment, que jamais Médon n'a appris à trahir — dites lui, qu'il faut qu'un scélérat soit sorti de l'enfer — Mais vous ne dites mot, vous fixez vos yeux sur terre —

PHILINTE. J'ai à vous rendre graces de votre dernière liberalité — Mais le trouble où je suis —

MÉDON. Ne parlez pas à présent de ce foible bienfait, dont je suis assez récompensé par votre sensibilité. Plaignez-vous plutôt, de ce que par ma perte, vous perdez votre soutien. Ha, Philinte! vous êtes plus riche que moi, vous avez de l'honneur, vous ne perdez point de Clélie, il vous reste une patrie! Courez chez le Ministre, je veux m'en aller, & tacher de me remettre de mon trouble. Allez, & sauvez si vous le pouvez mon honneur & ma vie.

(il s'en va.)



SCENE V.

PHILINTE *seul.*

Vas, bienfaiteur généreux! & si le respect a encore des expressions plus fortes, celui aussi — Tu apprendras, que l'ame de l'homme peut succomber aux pièges de l'ingratitude & de l'intérêt; mais qu'elle a encore la force d'en sortir. Malheureux que je suis! dois-je à ma propre honte avouer mon crime? Oui! est-ce une honte, de dire que j'étois un scélérat, & que je cesse de l'être? ou faire soupçonner que je le suis encore? Maudit soit le moment que je perds — Le feu commence à s'allumer — je l'éteindrai, ou je me précipiterai dans la flamme. Si je tarde encore quelques momens, Médon est perdu sans ressource — Mais ciel! que vois-je!

SCENE VI.

PHILINTE. CLELIE.

CLELIE. (*à part*) Il est seul (*à Philinte*) Souvenez-vous Philinte, que Médon vous a ouvert son cœur, avec la confiance du plus tendre ami, qu'il vous a aimé comme son frère, & qu'il a avoué entre vos bres, en versant des larmes, que le ciel a comptées, que

que rien au monde ne lui étoit plus cher, que vous & moi.

PHILINTE. (*à part*) Ha ciel! seroit-elle déjà informée de mon crime!

CLELIE. Vous connoissez mon père — vous êtes depuis quelque tems son condent — Ce qui est pour moi un mystère, ne peut-être pas pour vous. Vous savez que le bien de Médon est dans des mains étrangères. Vous avez appris à quelles extrémités il est réduit, par une accusation secrète. Si vous êtes encore capable de ressentir de la pitié & de la reconnoissance, écoutez-moi, & par ma voix, celle de la nature, de l'amour & d'une divinité qui vous avertit.

PHILINTE. Dites seulement ce que je dois faire — je tremble —

CLELIE. Je ne prétens pas pénétrer tous les mystères, qui pourroient me rendre jusqu'à ma naissance même odieuse. Je suppose, qu'Oronte mon pere soit le possesseur légitime du bien de Médon. Je ne prétens pas ravoir Médon riche: j'ai apprise par sa conversation à mépriser un éclat extérieur, à être contente dans une honnête pauvreté, & à chercher la liberté & l'élevation dans l'innocence: mais je veux voir cet honnête homme justifié aux yeux du monde, & sans

découvrir la honte de ses ennemis, lui conserver son honneur. Voilà ce que j'exige de vous.

PHILINTE. Je vous dis, que je vais de ce pas à ce dessein à la Cour: ainsi quittez moi.

CLELIE. Non, je ne vous quitte pas, que vous ne m'aïez fait une explication.

PHILINTE. C'est ainsi que vous parlez, Clélie!

CLELIE. Vous savez que mon pere m'a destinée pour devenir votre épouse. Il m'a fait cette déclaration un moment avant d'aller à la Cour —

PHILINTE. (*aux spectateurs*) Aurai-je bien le courage de le nier (*à Clélie*) Il y a ici, Mademoiselle, un mésentendu. Votre père a des desseins dont je ne suis pas encore instruit.

CLELIE. Eh bien, vous ne tarderés pas à l'être, & en ce cas écoutez-moi. Auriez-vous bien la cruauté de donner les mains à un tel dessein? Hazarderiez-vous bien d'ôter de sang froid à un homme qui donneroit sa vie pour vous, s'il étoit uécessaire, l'unique bien qui lui reste au monde? & si je ne voulois pas de vous, auriez-vous bien le courage de rompre de bon gré ce contract, qui est contre toutes les loix?

PHILINTE. (*interdit*) Vous posséder, doit être, il est vrai, le comble de la félicité au monde; vous arracher d'entre les bras de Médon, ce seroit la plus abominable cruauté, dont je ne suis pas capable. Je ne puis démêler le trouble où je suis. Mais dans ce moment je forme une forte résolution, qui d'un côté doit vous contenter & vous tranquilliser, mais qui de l'autre va vous replonger dans un nouveau malheur.

CLELIE. Faites-moi donc serment que —

PHILINTE. Oui, je vous fais serment —
mais voici quelqu'un, il faut que je vous quitte.
(*il s'en va*)

SCENE. VII.

CLELIE. LISETTE.

LISETTE. Mademoiselle!

CLELIE. Que veus-tu, Lisette?

LISETTE. Je veux mourir, si Philinte ne vous trompe, vous & Médon.

CLELIE. C'est ce que j'appréhende aussi. Mais, quelles raisons as-tu pour le soupçonner?

LISETTE. Lindor & moi, n'avons rien de secret l'un pour l'autre.

CLELIE. Lindor a-t-il découvert quelque chose?

LISETTE. Oui! & il est résolu de vous en avertir.

CLELIE. Et que dit-il?

LISETTE. Il a été deux fois chez Philinte, pour les affaires de Médon, & il l'a trouvé deux fois dans un trouble extrême; sur quoi vient encore cette circonstance, que Guillaume vous fait prier très instamment de permettre qu'il ait l'honneur de vous entretenir, pour vous découvrir un secret de la dernière importance.

CLELIE. Que peut avoir découvert Guillaume?

LISETTE. Je n'en fais rien. Mais le fils a été aujourd'hui chez Médon, & depuis ce moment le pere est tout hors de lui.

CLELIE. Pourquoi ne s'est-il pas adressé à Médon?

LISETTE. Parceque Médon est prévenu en faveur de Philinte, & qu'il a défendu à Lindor de dire un mot contre lui. Vous le verrez, Mademoiselle, il y a quelque mystère caché là dessous. Vous apprendrez peut-être bientôt, que ce n'est pas ma faute, si votre familiarité avec Médon a été trahie. Moi pauvre innocente, je vous aime trop tous deux, pour cela, & vos soupçons me feroient mourir.

CLELIE. Vas! voici mon pere — je ferai appeller Guillaume fitôt que j'aurai un moment de liberté — Ah Dieu, si ce soupçon étoit bien fondé! (*Lifette s'en va*)

SCENE VIII.

CLELIE. ORONTE.

ORONTE. Me reconnois-tu pour ton pere? & fais-tu quelles sont les bornes de l'autorité paternelle?

CLELIE. Dès ma plus tendre jeunesse, mes souhaits les plus sacrés, ont été simplement de devenir sage & pieuse, & d'avoir tout le respect possible, pour ceux, qui ont droit d'en prétendre de moi.

ORONTE. Continues donc à te soutenir dans cette vertu, & obéis à mes ordres — L'obéissance exige une résignation aveugle. Ta première passion pour l'insensé Médon n'étoit qu'une folie & un amour romanesque.

CLELIE. Mais, mon père! tout choix exige une certaine liberté.

ORONTE. Ce n'est pas agir contre cette liberté, que de suivre un conseil raisonnable, & ton sexe est trop foible pour faire lui-même un bon choix. Il faut, sottes que vous

êtes toutes, contre votre gré faire votre bonheur & dompter vos volontés.

CLELIE. Si vous ne voulez pas, mon père, vous laisser attendrir par la vertueuse passion d'un cœur innocent, pensez au moins aux dernières paroles de ma mère mourante, aux regards qu'elle jetta sur vous & sur moi, aux larmes par lesquelles elle vous conjura de ne jamais me rendre la victime d'une union forcée. Pensez à votre frère, aux bienfaits dont lui & Médon nous ont comblés dans notre pauvreté.

ORONTE. Tout cela n'est pas ici de raison. Ta mère, en t'accordant la liberté du choix ne t'a pas permise d'aimer un traître à la patrie; & le père de Médon en me faisant du bien, n'a pas prétendu acheter une honteuse indulgence pour les crimes de son fils. Comment peux-tu prétendre de moi, que je prenne pour gendre un homme, à qui son père a renoncé avant sa mort? Bref, Philinte fera ton époux, ou tu seras malheureuse.

CLELIE. Mais, mon père, Philinte lui-même croit que cette union est des plus injustes.

ORONTE. C'est un sot qui se laisse facilement attendrir par les larmes des femmes; mais, il ne le fera pas toujours, & quand

même il le feroit, veus-tu courir après un homme dans la misère, sans pain, ni amis au monde.

CLELIE. Oui, mon père! je le veux. Chassez-moi de devant vos yeux; mais souffrez, que je cours après cet innocent fugitif, & que par le travail de mes mains je gagne de quoi adoucir son sort.

ORONTE. C'est sottise & folie. Que diroit le monde, si je t'accordois cette extravagante liberté?

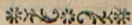
CLELIE. Je ne fais aucun cas du jugement du monde, tant que mon cœur m'abandonne; & peut-être l'innocence de Médon se découvrira-t-elle bientôt. La providence a des voies, qui sont cachées aux mortels. Les ennemis de Médon pourront bien un jour en être touchés, & lui rendre son honneur.

ORONTE. Que veus-tu dire par là? Qui sont les ennemis de Médon? Nommes-les moi! S'il a perdu son honneur & ses biens! Qui en est la cause? Un jeune insensé, qui sous l'apparence trompeuse d'une profonde sagesse, se glisse & s'insinue à la Cour, & qui, ou par malice, ou par folie, révolte l'Etat par des écrits — un scélérat, qui a la malédiction de son père mourant, a-t-il besoin d'autres ennemis, que lui-même, pour

se perdre? Ce sont les excuses ordinaires des hypocrites — Ils ont tous des ennemis, des persécuteurs, des oppresseurs de l'innocence.

CLELIE. Le portrait, que vous faites, mon père, est affreux, mais ce n'est pas là celui de Médon. Sa retenue, & la modestie grave, avec laquelle il modere sa passion pour moi, prouve, qu'il n'est pas un insensé. La tranquillité, avec laquelle il souffre la perte de son bien, est une preuve assez convaincante, qu'il connoit quelque chose de plus que l'apparence de la sagesse. Il s'est acquis par son mérite la grace de la Cour, & il y a dans ses écrits plus d'amour pour la patrie & de noblesse de sentimens, que dans des volumes entiers d'orgueilleux & pédants philosophes. On ne mérite pas par l'obéissance, la malédiction de son pere.

ORONTE. (*d'un air moqueur*) Voilà qui est excellent, Mademoiselle! Continuez! Vous avez le talent de l'éloquence au suprême degré. (*avec colere*) Vas, insensée! & apprends à mieux connoître le monde. Je vais pour la dernière fois à la Cour, pour terminer l'affaire. Attens mon retour & apprends ensuite à me reconnoître, ou pour ton pere, ou pour ton tiran.



SCENE IX.

CLELIE seule.

Ta sentence est donc prononcée — Malheureuse Clélie! Je n'ai, depuis le moment de ma naissance, connue aucune pensée plus terrible — Ce ton mocqueur est-il le ton d'un père? Je n'ai pas besoin d'attendre son retour, pour voir un tiran, je l'ai déjà lu dans cette mine fière & impérieuse — Homme cruel! en quoi suis-je coupable? Je te dois ma naissance, & à Médon la formation de mon cœur, qui par l'éducation d'un homme ennemi du genre humain, seroit devenu sauvage & farouche. Ha nature! nature! je ne veux pas profaner tes droits — Cette pensée, il est mon père, exige du respect — Mais comment le respect peut-il subsister, sans estime ni amour! Rien n'est plus effroïable pour moi, que cette réflexion, que j'ai découvert en Philinte un ingrat — Que mon cœur l'excuseroit volontiers! mais son air, son trouble — Cependant je veux consulter Médon. O! s'il faut que je te tire de ton agréable erreur! pauvre Médon, que te reste-t-il encore?



E 5

SCENE X.

CLELIE. MEDON.

CLELIE. Vous me prévenez, Médon, je me dispois justement à venir vous trouver, pour vous découvrir une chose, qui me rend votre ami suspect, lui auquel j'avois voué toute mon estime à cause de l'amour que j'ai pour vous.

MEDON. Je commence à découvrir de toute part tant de crimes, que si la religion & la vertu me le permettoient, je me ferois, Pépée à la main, un passage dans les déserts les plus impraticables, où l'on ne peut faire un pas sans craindre de marcher sur quelque serpent caché — Parlez franchement; je suis disposé à tout, car je sais que je n'ai point d'autres amis au monde, que Philinte & vous.

CLELIE. Malheureux ami! mon cœur est incapable d'inconstance — Tant que je vivrai, j'aimerai Médon plus que toute chose au monde. Mais tremblez — si les apparences ne trompent; Philinte, avec toute sa vertu éclatante, que nous avons admirés vous & moi, n'est qu'un frivole ou peut-être même qu'un traître, dans le moment, où vous lui confiez votre honneur & votre fortune.

MEDON. La généreuse Clélie, pourroit-elle donner place dans son cœur à un soupçon

qui blesse l'honneur d'un honnête homme? Avez-vous donc oubliée, Clélie, que Philinte me doit son honneur & sa fortune, & enfin qu'il me doit tout.

CLELIE. Mais — quoi, si je vous disois, que ce même Philinte, est celui que mon père m'a destiné pour époux.

MEDON. Vous me dites là une chose qui me surprend. (*en méditant*) Quelle nouvelle inopinée! mais de la bouche de qui l'avez-vous apprise?

CLELIE. De celle de mon père, qui me presse de signer un contract de mariage avec lui, & s'il en avoit moins dit, que penserois-je de Philinte? Lui qui rougit il y a quelques minutes à mon aspect, & dont les rides du front annonçoient un trouble, qui n'accompagne jamais une bonne conscience, qui me quitta dans une inquiétude extrême, avec des détours équivoques? Jugez vous-même, s'il est possible, que mon père qui vous hait comme la mort, puisse choisir Philinte pour moi, s'il est l'homme vertueux, pour qui vous le prenez.

MEDON. Je puis à peine me remettre de ma première surprise, & l'étourdissement de mon esprit m'empêche de trouver une excuse pour lui. Si je compare votre avis, à

celui de mon domestique, il y a quelque vraisemblance. Mais non, Clélie! défaisons-nous de ces effroiables pensées. Nous abaïssons l'homme au dessous de sa dignité; en le croiant capable d'un crime opposé à la nature. Si vous aviez vuë les larmes de reconnoissance que versa Philinte entre mes bras, & remarqué la compassion avec laquelle il apprit la nouvelle de mon exhérédation, vous ne le croiriez pas coupable d'une faute, de la possibilité de laquelle, mon cœur frémit déjà.

CLÉLIE. Mais comment voulez-vous, Médon, expliquer toutes ces contradictions? Sa familiarité avec mon père —

MÉDON. Arrêtez — Il s'élève dans mon cœur une lumière, qui m'éclaire dans les ténèbres — Sans réserve. — Vous êtes fille, mais vous êtes aussi amie! Vous connoissez votre père, & cela suffit. Le choix que votre père prétexte, est peut-être le dernier trait mortel, qu'il veut me porter. Il m'a ravi mon honneur, mon bien, ma fortune & vous — Que lui restoit-il encore? — Mon ami. Pour me priver encore de cette dernière satisfaction, il repand une semence de soupçon, dont l'effroiable fruit doit être ma séparation avec Philinte. Mais ce dernier

trait ne lui réussira pas — Philinte vous l'a-t-il avoué.

CLELIE. Il soutient, qu'Oronte ne lui a encore fait aucune déclaration. Cette faute est inexcusable à un cœur noble — Mais, la vraisemblance —

MEDON. Tant qu'il pourra le soutenir, je ne puis m'empêcher de le croire innocent.

SCENE XI.

LES PRECEDENS. LINDOR.

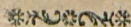
LINDOR. Monsieur! Ariste, un des gens de la maison du Ministre, est dans l'antichambre, il veut vous parler seul.

MEDON. Je vais maintenant recevoir quelque éclaircissement sur mon sort — Mademoiselle —

CLELIE. Je vous entens — Mais faites-moi savoir dès le moment, ce qui s'est passé.

LINDOR. (*à Clélie*) Vous avez à présent le tems de voir un moment le vieux Guillaume dans votre chambre. Il vous prie très instamment de permettre qu'il paroisse devant vous.

(*Clélie & Lindor sortent*)



SCENE XII.

MEDON. ARISTE.

ARISTE. Etes-vous seul Médon?

MEDON. Oui, Monsieur!

ARISTE. Je plains votre sort, car je suis un homme & un sujet comme vous: mais j'ai à vous dire par ordre de la Cour, que vous aïez à quitter l'Etat dans l'espace de douze heures.

MEDON. Je tremblerois à cette déclaration, si je n'étois préparé à ce coup de foudre par mon oncle. Je fais & connois le pouvoir souverain, & le droit de la Majesté. Mais, comment est-il possible, que dans un país où la justice réside, l'on puisse condamner un honnête homme de naissance & de qualité, pour un crime, sans l'avoir auparavant entendu?

ARISTE. Le Ministre vous fait une grace que vous ne voulez pas reconnoître. Une information en regle, auroit pour vous de fâcheuses suites. On a des égards pour votre oncle, pour feu votre pere, & de la pitié pour votre jeunesse — Reconnoissez un tel bienfait.

MEDON. Je ne prétens point de graces — je demande justice — Dites au

moins — (*à part*) Ha Dieu! il faut pour ne pas rendre Clélie malheureuse, que je taise les intrigues d'un scélérat (*à Ariste*) Dites-moi au moins en quoi consiste mon crime? & qui est mon accusateur?

ARISTE. (*il lui montre un livre*) Avez-vous écrit ce livre?

MEDON. (*il le regarde*) Oui! y a-t-il une pensée dont je ne puisse rendre raison?

ARISTE. (*il lui en montre un autre*) Connaissez-vous aussi celui-ci?

MEDON. Non! mais la forme & l'impression ont quelque ressemblance avec le mien. Permettez (*il lit dedans*)

ARISTE. Vous auriez dû être plus circonspect dans l'extérieur. Quelques circonstances découvrent les plus grands crimes. Lisez ce passage, si vous en avez le courage.

(*il cherche dans le livre & le donne à Médon*)

MEDON. (*lit*) „Certains peuples sont
„enfévelis dans une profonde léthargie qui est
„condamnabile. L'Angleterre n'est qu'un mo-
„dèle de liberté — Un Roi sur l'échafaut,
„est une scène tragique, mais elle peut sou-
„vent seule guérir les plaies de l'Etat — Les
„femmes sont accoutumées à pleurer, mais les
„hommes savent ce qu'ils ont à faire. Le
„peuple entendroit-il ce que j'écris?” Quel

Machiavel est assez malin, pour pouvoir souffrir à de tels principes?

ARISTE. Vous êtes ce Machiavel! Devinez à présent la raison, pour laquelle on veut délivrer l'Etat d'un fardeau, qui auroit des suites facheuses & mortelles?

MEDON. Mais, qui est le barbare, qui seroit capable de m'accuser d'une telle pensée? Où y a-t-il dans mes ouvrages de tels principes?

ARISTE. C'est précisément ce qui vous rend plus coupable. Vous mettez d'une main le diadème sur la tête, & de l'autre vous lui arrachez la pourpre. Votre artifice, pour éblouir le public, ne vous a pas réussi; & les témoins qui déposent contre vous, sont en crédit & dignes de foi. L'uniformité du style vous a trahi, & le soupçon est confirmé par des gens, qui vous sont alliés, & dont vous avez fait la fortune.

MEDON. Nommez-moi donc ces personnes-là

ARISTE. Celui qui vous a convaincu est Philinte.

MEDON. Philinte? Vous vous trompez Ariste. Ce nom est celui d'un homme qui s'honore.

ARISTE.

ARISTE. Je ne me trompe pas —
croïez que je vous parle ici au nom du Prince,
& que je fais qui je suis, ce que je fais &
ce que je dis. Les yeux baignés de larmes,
& après avoir protesté, que l'amour pour la
patrie & son devoir, pouvoient seuls l'enga-
ger à faire cette confession, il a enfin avoué,
que les soupçons que plusieurs de la Cour
avoient, étoient bien fondés.

MEDON. O Crocodile, quelles larmes!
Satan sous la figure d'un hypocrite en versoit
de semblables. Lovelace est en comparaison
de cet infame, un citoïen utile, & Tartuffe
le protecteur de l'innocence. Savez-vous
bien, que l'homme qui m'a trahi est mon ami?

ARISTE. Encore plus — un homme
d'honneur, qui s'est fait violence, en préfè-
rant son devoir à l'amitié — Le bruit, que
votre père vous avoit déshérité rend votre ca-
ractère suspect, le témoignage de vos parens
& de vos amis le confirme, en voulez-vous
encore des preuves plus certaines? (*il lui mon-
tre un cachet*) Connoissez-vous ce cachet?

MEDON. C'est le mien.

ARISTE. Et cet ouvrage dangereux en
étoit cacheté; on l'a trouvé en examinant
l'impression.

MEDON. La malice réussit si heureusement, quand il est question d'inventer des artifices, pour opprimer l'innocence! mais, pourquoi soupçonne-t-on moins mon accusateur de fourberie, que moi? Quoi, si je vous disois, que —

ARISTE. On est mieux instruit de cette affaire, que vous ne pensez — Et votre éloignement est en tous points nécessaire, si vous ne voulez vous exposer à de plus grands dangers. Recevez donc ce premier ordre, éloignez-vous, & n'attendez pas le second. Si vous êtes innocent, le tems & l'expérience vous rendront votre liberté, & vous pourrez attendre l'examen de vos affaires. Si vous êtes coupable, vous aurez l'avantage d'être éloigné. Voilà ce que j'ai à vous dire.

MEDON. Quel trouble! Ma patrie — un Prince, que j'aime — Clelie — bien — ami — & perdre tout cela d'un coup — Voulez-vous au moins m'obtenir la dernière grace, que je puisse voir le Ministre.

ARISTE. Il faut que je vous la refuse, Médon! n'excitez pas la sévérité & la rigueur, tant que la clémence gouverne.

MEDON. La clémence? Oui, je vous entens. La trahison a plus d'autorité, que la vertu souffrante. Mais écoutez-moi, & dites

au Ministre, tout ce que je puis vous proposer, que mon oncle & son confident Philinte, sont dignes de sa haine & de son mépris. Je suis innocent aussi vrai que le soleil nous éclaire — Mais j'obéis à ses ordres. Je veux me cacher dans un coin de la terre où je puisse vivre franc du soupçon de monstrueuses entreprises, & à l'abri des pièges de l'intérêt.

ARISTE. Cette résolution fait honneur à votre sagesse. Je vanterai au Ministre votre obéissance, & lui raconterai, avec quelle fermeté vous avez entendu prononcer votre sentence.

MEDON. Ou la providence cessera de punir les coupables, ou je serai justifié dans peu. Mais encore un mot. Avertissez le Ministre qu'il doit être sur ses gardes contre Philinte — Comment celui qui trahit son ami, peut-il être fidele au Prince?

ARISTE. Faites savoir le lieu de votre retraite. Laissez passer l'orage, & il s'y trouvera peut-être un moyen de vous sauver. Adieu!

(il s'en va)

SCENE XIII.

MEDON *seul.*

Voilà donc, infortuné Médon, ton sort qui est décidé, pauvre, étranger dans la maison où

tu reçûs le jour! Tu as envain appris ici à bégâier le nom de pere, & goûté la sublime nourriture de l'ame immortelle — Tu as inutilement joui du bonheur de bien faire & d'adoucir les peines des malheureux — Philinte! Philinte! Ne prononces plus ce nom, Médon! L'ingratitude & la haine renversent tes plus beaux projets — La malédiction de ton père mourant ne retombera pas sur toi, il est vrai; car ce sont des paroles que l'orage chasse sur la semence, ou sur la tête de mon calomniateur: mais cette réflexion te rend pourtant ce séjour horrible — Oui, je veux fuir! mais Clélie — Nom, qui fera toujours sacré pour moi; après avoir perdu & patrie & amis — Mais rassembles tout ton courage, Médon, sois homme & trouve ta consolation, là où le sage doit la trouver — c'est à dire, en toi-même. Il vaut mieux, accompagné de l'innocence & de la vertu, changer richesses & grandeurs en une cabane, que de se jeter de la cabane d'un mandiant, dans le palais d'un Prince, pour y être tourmenté par les furies de l'envie, & par les remords de la conscience. Les songes les plus affreux agiteront & désespéreront mes persécuteurs au milieu de la nuit, quand je dormirai dans peu, tranquillement & sans remords, sur un rivage solitaire,

où je ne ferai vû de perfonne, que de la divinité miféricordieufe.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE TROISIEME.

S C E N E I.

MEDON feul.

Tout autre, que moi, s'abandonneroit au défefpoir & à la rage, mais c'est lorsque toutes les paffions font déchainées, que la force de la réflexion fe fait connoître — Mais Philinte! malheureux Philinte! comment as-tu pu ainfi t'oublier, & facrifier l'honneur & le repos de ton bienfaiteur à un vil intérêt.

S C E N E II.

MEDON. LINDOR.

MEDON. Que veus-tu, Lindor?

LINDOR. Monsieur! je fuis un pauvre miférable, mais je plains de tout mon cœur votre malheur. Vous aimant comme mon

père, comment puis-je vous perdre sans pleurer? Que voulez-vous faire, Monsieur? N'y a-t-il aucun moïen pour vous sauver?

MEDON. Quel bon cœur! je ne puis te découvrir ce cruel mystère. Tu es naturellement trop bon, pour pouvoir comprendre, dans quel abîme se précipite le cœur humain, quand il est ébranlé par l'orgueil & l'intérêt. Vas mon enfant & me quittes! Prends cette bague & mes livres: voilà tout le bien que je possède. Donne - en une partie au pauvre orphélin, que j'ai jusqu'ici nourri, & dis à son père, que je le remets & son fils entre les mains de la providence. Le peu de bijoux qui me reste, me servira à me faciliter le voïage, dans une partie du monde, où il y a des hommes, qui habitent parmi des barbares, & où je pourrai au moins vivre & travailler sans honre, ni crainte d'être condamné.

LINDOR. Non, Monsieur! il ne dépendra pas de vous. Je vous accompagnerai à travers les terres & les mers. C'est le plus grand bienfait, que le ciel ait pû me faire, que de confier la formation de mon cœur à vos soins. Vous avez fait de moi un honnête homme, & à présent je vous abandonnerois avec ingratitude? Non, Monsieur! je suis

encore jeune, je puis travailler, & c'est aussi ce que je veux faire, aussi vrai, que je suis honnête homme — Je travaillerai le jour & vous servirai la nuit.

MEDON. Tels sont les décrets du ciel; souvent des ames ferviles portent la pourpre, & des ames nobles sont dans l'esclavage —
Vas, mon enfant. *(il s'en va)*

SCENE III.

MEDON. CLELIE. GUILLAUME.

CLELIE. *(à Lindor qui s'en va)* Eloignez-vous, Lindor! & prenez bien garde, quand mon pere reviendra. *(à Guillaume)* Viens, bon vieillard, & aies le courage de découvrir à l'homme, que tu as offensé, tout ce mystère. *(à Médon)* Préparez-vous, Médon! à entendre une effroïable nouvelle, qui surpassé tout ce que l'homme puisse s'imaginer. Cette découverte sera peut-être encore un moiën, que le ciel vous envoie, pour vous sauver. Mais, que le crime de mon pere, ne m'attire pas votre mépris, & n'emploiez pas, s'il est possible, cet avis pour le perdre.

MEDON. Les persécutions m'ont déjà trop endurci, pour que je doivé être sensible

aux derniers coups de la fortune — Parles, bon homme!

— GUILLAUME. L'intérêt & la crainte m'ont empêché, de vous découvrir un secret, qui vous précipite dans cet abîme. Comme vous revîntes de vos voïages, & eûtes la générosité, d'avoir pitié de mon fils, le repentir de vous avoir trahi, m'a souvent fait pleurer des nuits entières.

MEDON. Et toi aussi, toi que mon père a nourri?

GUILLAUME. Oui, Monsieur! j'ai été rouché de votre malheur, de votre fuite & des larmes de Clélie. Je ne veux pas exposer ma tête couverte de cheveux blancs, à descendre avec honte & malédiction dans le tombeau. Mon fils à qui vous avez aujourd'hui fait tant de biens pleure aussi votre malheur. Il faudroit que je sois le scélérat le plus endurci, si je voulois résister à tant de raisons qui m'excitent au repentir.

MEDON. Sans détour — la vérité — Je ne veux pas même qu'on calomnie mes persécuteurs, ni qu'on repousse la fraude par la fraude.

GUILLAUME. Je suis le seul, Monsieur! avec Philinte & Oronte, qui sache de quelle manière vous avez été déshérité.

CLELIE. (à Medon) Vous reconnoîtrez à présent, que le cœur de Philinte, est le séjour des plus horribles infamies.

MEDON. (à Guillaume) Et la maniere dont se fit mon exhéredation?

GUILLAUME. On fit déjà avant votre départ en France soupçonner à votre père que vous étiez orgueilleux, & un débauché secret. Philinte étoit pour lors encore votre ami, & Oronte le haïssoit pour cette raison de tout son cœur.

MEDON. Sans détour, viens au fait!

GUILLAUME. Par les conseils d'Oronte, votre pere vous envoia en France, & à peine fûtes-vous parti, qu'Oronte m'ordonna d'intercepter vos lettres. Il les décacheta en secret, & se moqua de la tendresse avec laquelle vous écriviez à votre pere.

MEDON. Le perfid!

GUILLAUME. Votre pere, qui ajoutoit foi aux impostures d'Oronte, étant sans nouvelles ni lettres de vous, commença à avoir quelques soupçons contre vous. Oronte en fit insensiblement confidence à Philinte, lui fit des promesses excessives, & lui fit entendre, que Clélie pouvoit devenir son épouse, & gagna enfin, après de violens combats, le cœur chancelant du jeune homme. Le se-

cond artifice, dont il se servit, fut un avis, que vous étiez adonné au jeu, & meniez une vie libertine.

MEDON. Et mon père, sans autres preuves, ajoutoit foi à tout cela?

GUILLAUME. Il étoit trop foible, pour éviter toutes ces embuches. Le dernier coup mortel, qu'on porta à votre honneur, & à la vie de feu votre pere, fut la nouvelle de l'assassinat du Milord Villby, & de votre fuite en France. On apporta par diverses voies de semblables avis à ce sujet, & on prétexta que vous vous étiez sauvé dans les Indes. Sur ces entrefaites, vous reçutes de nous ordre de rester à Paris. Votre père de chagrin, en tomba dangereusement malade, fit son testament & vous donna sa malédiction.

MEDON. Ha! moi un assassin aux yeux de mon pere! un fugitif! Seroit-il surprenant, si les cendres de ce vénérable vieillard se soulevoient, & si son ombre persécutoit les scélérats, qui m'ont ravis sa bénédiction, & m'ont privés de la triste satisfaction de lui fermer les yeux, de baiser la main mourante & de recevoir sur ses lèvres froides le dernier soupir de l'amour paternel — O calomnie! quelle peste n'es-tu pas pour le monde! La fantaisie d'un poëte ne peut inventer de si ef-

froïables scènes — Et Philinte étoit le promoteur de toutes ces fourberies?

GUILLAUME. Oui! Monsieur! Oronte le mena si avant dans le vice, qu'il ne pouvoit plus s'en retirer. Après votre retour, Oronte appréhenda votre vengeance. On prévoïoit, que l'examen du testament, pourroit renverser le plan qu'on s'étoit formé. On résolut par conséquent de vous éloigner par force, & de vous compliquer dans un plus grand crime. Je ne fais pas bien, ce que c'étoit; mais on parloit d'un ouvrage, qui pouvoit vous perdre, & je reçus, il y a environ quinze jours, ordre de prendre votre cachet: je ne fais pas non plus, quel usage en a fait Philinte.

MEDON. Voilà, coup sur coup! orage sur orage! Je puis à peine comprendre, comment de telles malices sont possibles. Je vois bien à présent, qu'il y a des démons sur la terre, qui empoisonnent sans remede le cœur de l'homme. Après tant de bienfaits, après tant de larmes & de protestations, jointes au serment sacré de l'amitié! (*pleurant*) Je ne pleure pas de ma misère; mais en général de celle du genre humain — Est-ce là cette créature noble, à qui la divinité bienfaisante a accordée une intelligence, & un franc arbitre? Envie le sort des animaux, ame ram-

pante! Leur instinct ne les porte pas au moins à de si abominables actions — Mais ce sont là les détestables principes de ce siècle, qui répandent leur venin depuis le trône des grands, jusques dans la cabane du villageois. On se moque de la religion & de la vertu; on fait du hazard un Dieu, & on abaisse l'ame immortelle, jusqu'à en faire une insecte. Comment peut-on dompter les passions, si on leur ôte les liens les plus sacrés? Quiconque ne croit pas une vie immortelle, & considère une couple de malheureux jours, comme la prédestination de l'homme, fait bien de fouler aux pieds les loix, d'oublier la reconnaissance & l'amour du prochain, & de n'admettre la vertu, que comme le voile du vice — Aimable Clélie! comment est-il possible, que vous soiez la fille d'un Oronte! (*à Guillaume*) Vas & restes au logis! Je te ferai appeler — Ne dis mot à personne de cet entretien! (*Guillaume s'en va*)

SCENE IV.

CLELIE. MEDON.

CLELIE. Dans cet affreux moment, Médon! où je reconnois que mon père est un scélérat; je sens que je suis fille. Que dirai-

je dans cette situation? Vous prierai-je de ne point faire éclater cette découverte? je vous ôte le pouvoir de vous sauver. Vous prierai-je de décélér le criminel? je ferai en horreur au monde; les manes de ma mère seront profanées dans son tombeau; mon père sera reconnu pour un scélérat avéré & condamné par la justice. Aïez pitié de cette foiblesse, & n'oubliez pas au mois, Médon! que mon honneur est inséparable de celui de mon père, & que par cette injure publique, je suis indigne de vous, & vous perd pour toujours! On me regardera avec un œil de dédain, & l'on dira, c'est la fille d'un trompeur.

MEDON. Soïez ferme, Clélie! Je n'établirai pas ma fortune sur vos ruines, & je suis résolu de supprimer & de cacher ce que je viens d'apprendre. C'est non seulement l'amour pour vous, mais la prudence qui l'exigent. Supposé, que par devoir envers moi-même, je veuille entreprendre une information, on a une fois rendu mon caractère suspect. Le monstrueux artifice de m'accuser d'avoir écrit contre l'Etat est découvert, & les auteurs ont fait tout ce qu'ils ont pû, pour donner à leur accusation le plus haut degré de vraisemblance. Ne diroit-on pas, que la déposition des domestiques seroit le dernier ef-

fort, que je ferois pour me sauver; & cet événement inopiné ne serviroit-il pas de preuve contre moi? Quand même il seroit possible de tout pénétrer: je suis lassé d'un pais, où la fraude domine, & je méprise l'or, ce vil métal, & le jette dans la mer, pour décharger mon vaisseau agité par l'orage, qui est prêt à s'enfoncer — Mais Clélie, vous perdre! — Faites-moi le propriétaire d'un désert, & partagez-le avec moi, alors mon bonheur égalera celui d'un Roi. Dois-je voir un infame hypocrite entre les bras de ma Clélie —

CLELIE. J'appréhendrois moins d'être à minuit couchée dans une grotte solitaire & souterraine, environnée d'ossements écrasés, respirant l'odeur empestée des tombeaux des morts, que les embrassemens de ce scélérat — Non, Médon! mais différez encore un peu votre fuite, peut-être —

MEDON. Point de peut-être davantage! Savez-vous bien que l'heure de ma fuite s'approche!

CLELIE. Ha! chaque moment, chaque minute est un coup de foudre pour mon cœur! Je suis dans un trouble, qui saisit toute mon ame. Noble fuyard! si la compassion a encore quelque place dans votre cœur, écou-

rez la résolution que j'ai prise. C'est en vain, que la pudeur & la crainte la combattent. Vous m'avez appris, que cette vertu doit être le caractère de notre sexe : mais jugez vous-même — Pressée de toute part — exposée à vous perdre pour jamais — tourmentée par un père — persécutée par Philinte. — jugez, ce qui me reste encore.

MEDON. Arrêtez, Clélie ! je vous entens, & je tremble — Que voulez-vous faire ?

CLELIE. Vous suivre, partager avec ce Médon, pauvreté, malheur & mépris, lequel vouloit partager avec moi, honneur, grandeur & richesses.

MEDON. Je m'attendois bien à cette proposition — Je reconnois par la violence, que vous vous faites la force de votre passion ; ne me croiez pas cruel, mais seulement juste. Il faut que vous renonciez à cette résolution, & que vous bannissiez de votre esprit cette pensée. Je suis aux yeux du monde, un coupable, condamné, en horreur à ma patrie ! Comment puis-je permettre que vous portiez à votre honneur ce coup mortel ? Et quelle horrible proposition ! Je devois vous voir souffrir, & trembler autant de fois, que je vous embrasserois ? Entendre vos larmes muettes, sans pouvoir les essüier ? Non ! je vous

en conjure par votre honneur, par votre repos & par le mien — changez de dessein.

CLELIE. Mais — Médon!

MEDON. Tout ce que l'honneur vous permet, est, d'avoir en horreur l'union avec Philinte, & de laisser au tems & à la providence, de faire le reste. Ce que je puis vous jurer, c'est que jamais cœur n'occupera dans le mien la place que vous y avez.

CLELIE. Votre trop sévère vertu me causera la mort. Si vous voulez l'éviter, apprenez-moi le secret de pouvoir supporter votre perte. Inspirez-moi le courage, afin de ne pas m'égarer, & que ma raison ébranlée ne succombe pas sous de si noires images.

SCENE V.

LES PRECEDENS. LISETTE.

LISETTE. (*à Médon*) Voilà une lettre pour vous, elle vient de Philinte.

CLELIE. Où est-il le trompeur?

LISETTE. Comme le domestique dit, il est à la Cour, dans l'antichambre du Ministre.

MEDON. O que je plains la pourpre, de ce que les vipères s'en approchent! Qu'y aura-t-il dans cette lettre, sinon sa honte —

(*il*)

(il lit) „Oronte vient de fortir de l'anti-
 „chambre du Ministre, avec une nouvelle,
 „qui doit vous causer la mort. Je suis venu
 „ici après lui, & dans quatre minutes j'aurai
 „mis au jour les choses les plus secrètes & les
 „plus embrouillées, mais rassurez-vous, si
 „d'ailleurs vous le pouvez.” Quels détours
 font - ce là!

CLELIE. Une ombre d'espérance —
 mais je ne comprends pas —

MEDON. Ne vous fiez pas à cette cou-
 leuvre, jamais elle n'est plus dangereuse, que
 quand elle se replie — Cachez-vous — je
 vois votre père. (*Clélie & Lisette s'en vont*)

SCENE VI.

MEDON se jette dans un fauteuil. ORONTE.

ORONTE. (*en entrant*) Ma victoire est
 enfin complete! Ici, où je n'étois autrefois
 qu'un gueux, je suis à présent un Seigneur, &
 Médon porte les fers. Je ne puis pourtant
 nier, que les réflexions les plus noires, se mê-
 lent quelquefois aux images riantes de cette
 agréable joïe, que j'ai du malheur d'autrui;
 mais il faut ici être résolu. Je me perdrois
 moi-même si je reculois d'un pas (*il appelle*
Médon) Médon! (*à part*) il faut que je lui
 fasse encore sentir mon élévation. (*à Médon*)

Pai pitié, Médon! de votre jeunesse, & je veux en agir généreusement avec vous. Je vous donne mille ducats, allez dans un país où personne ne vous connoisse, pleurez-y votre folie, & apprenez à reconnoître, que votre orgueilleuse sagesse étoit trop foible pour vous préserver de la sottise. Vous a-t-on annoncé votre sort?

MÉDON. (*il se leve avec impétuosité*)
Annoncé — annoncé, à la honte de ceux qui sont les instrumens de ma ruine.

ORONTE. Vous parlez avec bien de l'arrogance pour un coupable, qui est condamné. Chaque état a un ton qui lui est naturel. Le langage du vainqueur est différent de celui du vaincu, & celui du possesseur d'un million plus fier, que celui d'un homme qui n'a rien. Il conviendrait bien à un philosophe, comme vous vous imaginez Pèdre, d'étudier les divers langages de la nature.

MÉDON. Je parle sur le ton qui me convient. Un cœur, qui connoit sa grandeur, ne se laisse pas abatre par les accidens. On peut lire sur le visage d'un honnête homme, les sentimens de son ame. Lisez sur le mien ce à quoi vous pouvez vous attendre, une juste indignation contre votre cruauté, du mépris, pour vos sentimens infâmes, & comme une

créature raisonnable, qui est sur le bord du tombeau, de la compassion pour votre ame.

ORONTE. Votre compassion me plait. Vous auriez fait un bon acteur. Vous soutenez votre personnage jusqu'au dernier période. Mais prenez bien garde, s'il vous plait, à la maniere de vous exprimer. Vos préceptes pourroient bien rendre votre voiage un peu incommode, & moi, je pourrois bien peut-être me dédire —

MEDON. C'est précisément ce que je veux. Un homme d'honneur accepte un misérable morceau de pain d'un honnête mandiant, & refuse de participer aux dépouilles d'un voleur sacrilege. Je n'ai pas appris à recevoir une aumone hautaine d'un bien, dont je suis le possesseur légitime. Si vous voulez faire du bien, faites-le à votre domestique, afin d'étourdir sa conscience, crainte que pressé par ses remords, il ne découvre votre maniere de faire des testamens; faites-le au perfide Philinte, afin d'assoupir le peu d'humanité, qui reste encore dans son cœur. Gardez-les pour vous ces bienfaits, afin qu'un jour, quand vous ferez sur le bord de la fosse, ils servent à pouvoir vous reconcilier avec votre propre conscience, qui vous condamne, & enfin à vous acheter de votre médecin l'immortalité. Misérable! rappelez-vous, &

vous le pouvez, mon père mourant, souvenez-vous de la malédiction, qu'il prononça contre moi, parcourez toutes les lettres, sur lesquelles la calomnie versa tout son venin, figurez-vous, que je suis encore en France, un joueur, un assassin. Ensuite jugez, si Médon est capable de recevoir les présens d'Oronte.

ORONTE. (*à part*) Je suis trahi -- Guillaume est un scélérat -- il lui en coutera la vie. Il faut que je me mette en fureté -- Il ne s'agit ici, que d'avoir du courage -- (*à Médon*) Vous continuez à parler avec votre ton orgueilleux; attribuez à votre extravagance les mauvaises suites, qui s'en ensuivront. Je reprends l'offre, que je vous avois fait, & le superbe Médon n'aura pas la peine, de refuser de son oncle un présent incommode. Disposez-vous à quitter une maison, où vous êtes étranger. Votre babil forcené me met peu en peine. C'est là le dernier effort & l'artifice du désespoir; mais il est trop vieux pour pouvoir tromper.

MÉDON. Je quitterai cette maison avec plus de courage, que vous n'en aurez pour l'habiter. Le crime n'a jamais été impuni, je dois à la vertu, dont vous vous moquez, cette tranquillité, avec laquelle je vous considère. Tout ce que je vous prie, est de conserver Clélie. Vous êtes son pere -- c'est encore un bonheur, qui peut vous sauver.

Le ciel indulgent a souvent en faveur d'une
seule ame innocente, fait grace à des bandes
entieres de scélérats, & sa priere arrête le
tonnerre, qui menace leurs têtes.

ORONTE. (*à part*) Voilà une humilia-
tion, qui mérite un châtement — Lisette!

SCENE. VII.

LES PRECEDENS. LISETTE.

LISETTE. Monsieur!

ORONTE. Appelles - moi Clélie (*à part*)
Je veux lui faire sentir sa perte. (*Lisette s'en va*)

SCENE VIII.

LES PRECEDENS. CLELIE *qui pleure.*

ORONTE. (*d'un air moqueur*) La dou-
leur ne vous sied pas mal, & les larmes don-
nent à vos joues vermeilles de nouveaux char-
mes. Vous la quitterez au moins, Médon est
en bonne santé, & quant à sa fortune j'en
aurai soin, Clélie! je t'ai déjà expliqué ma vo-
lonté. Ton opiniâreté mériteroit mon cour-
roux paternel, mais par respect pour Médon,
je me fais violence, car il faut consoler les
souffrants, & je te dis encore avec douceur,
ce que je pourrois te dire avec transport —
L'ordre de la nature se changera plutôt, que
tu deviennes l'épouse de Médon.

E 3

CLÉLIE. (*se jette aux pieds d'Oronte*) Vous me voyez ici, mon père, pour la dernière fois à vos pieds — Je suis votre fille, & celle d'une épouse dont le souvenir devoit encore vous être sacré. Voulez-vous donc supprimer l'affection naturelle pour votre propre sang? Ne ressentez-vous pas le moindre mouvement de cette pitié, que la nature inspire? Voulez-vous donc ma mort? la mort de la fille unique que le ciel vous a donné. Je suis trop foible, pour vous dire d'autres raisons, & j'appréhende ce regard meurtrier de vos yeux, qui exprime la colere & la rage. (*elle se relève*) Mais, mon père, votre propre honneur exige, que vous pensiez au salut de Médon, & supprimiez ce qui pourroit avoir les plus fâcheuses suites pour vous. Il est encore tems, mon père — & si vous êtes inébranlable dans votre cruelle résolution, permettez au moins, que je m'enfûe de votre maison (*elle se jette pour la seconde fois à ses pieds*) je vous conjure par les innocentes caresses que je vous fis sur vos bras en pleurant, comme j'étois encore enfant, devenez d'un tyran un père, & déridez ce front, sur lequel la fureur & la colere sont imprimées.

ORONTE. Ecoutez les fruits de ta priere insensée. (*il regarde à sa montre*) Médon! souvenez-vous de l'ordre, que vous avez reçu. Eloignez-vous de ma vue, & préparez-vous à la fuite. (*à Clélie*) Mais toi restes! dans quelques momens ton sort sera décidé. Attens Philinte, ou ma malédiction paternelle pour prix de tes larmes — Des examens, qui pourroient être fâcheux pour moi? je ne crains point ces fantômes. (*à Médon*) Eloignez-vous!

je ne veux point me faire d'affaires pour votre folie. (*à Clélie*) Mais toi attens mes ordres — Il faut mettre des fers aux foux, pour les rappeler à la raison.

CLÉLIE. Ha Médon!

MÉDON. (*veut l'embrasser*) Clélie!

ORONTE. (*le revient*) Cessez ces indécentes familiarités, ou j'usurai de force — Valets!

MÉDON. (*aux pieds d'Oronte*) Barbare! ruez-moi plutôt, si tu en as le courage, tout d'un coup, & changes le poison lent, qui doit me tourmenter des années entières, en un poignard bienfaisant.

SCENE IX.

LES PRECEDENS. UN VALET.

LE VALET. Monsieur! —

ORONTE. Allez chercher la garde! je ne veux point de bruit dans ma maison. (*à Médon*) Cette maison & ta patrie étoient trop étroites pour ton orgueil. Tu as la liberté de te retirer dans un autre lieu. Mais arrête! voici Philinte. Tu feras, puisque tu veus l'être, témoin, que j'ai déjà pourvû au bonheur de Clélie.
(*le domestique s'en va*)

SCENE X.

LES PRECEDENS. PHILINTE.

ORONTE. Hé bien Philinte! Le sort de Médon est enfin décidé!

PHILINTE. Oui! décidé — à l'honneur du Prince, à l'honneur du peuple, & à la hon-

te de tous ceux, qui changeroient, s'ils en avoient le pouvoir, les hommes en diables.

ORONTE. (*à part*) Il joue bien son rôle. Je le pensois bien, qu'il deviendrait un jour sage (*il prend Philinte par la main*) Allons viens mon ami, & recueille le fruit de ta fidélité & de ton zele. Montres-toi à Médon, tel que tu es; car il te connoit déjà à demi — donne la main à Clélie.

CLELIE. Votre main Philinte? plutôt mourir.

PHILINTE. Vous avez raison Clélie, plutôt mourir.

ORONTE. (*à Clélie*) Sotte! je t'ai déclaré ma volonté, & ici il n'y a point de ressource. Ou tu feras l'épouse de Philinte, ou tu feras malheureuse.

MEDON. Je vous quitte, Clélie! Jugez par ces larmes muettes de mon trouble — Il y a encore un autre monde, où je retrouverai certainement ma Clélie. (*il veut s'en aller*)

PHILINTE. Ne vous pressez pas, Médon — Votre sort n'est pas si cruel, que vous le croïez. Ecoutez-moi. Rassemblez toutes les forces de votre esprit. Ce que je viens de faire, surpassera votre attente. Aïez le courage de voir devant vous un scélérat, qui n'a de l'homme que la figure.

ORONTE. Quelles énigmes sont-ce là?

PHILINTE. (*à Oronte*) Ce sont des énigmes, qui seront expliquées dans un moment.

ORONTE. (*à part*) Ou il est fou, ou je suis perdu.

PHILINTE. (*à Oronte*) Je cesse d'être le premier, & tu feras l'autre, si tu l'as mérité. (*à Médon*) Médon! vous êtes un homme juste

& raisonnable. Je reconnois, à l'indignation avec laquelle vous m'abhorrez, votre élévation & mon néant. Mais du moins honorez-moi d'un regard — Je suis Philinte (*à Clélie*) Mademoiselle! vous avez un cœur sensible, & avez du pouvoir sur Médon, obtenez-moi de lui l'unique & la dernière grace. Je ne demande ni amitié ni confiance, je me suis trop déshonoré, pour mériter l'un & l'autre. Je ne demande qu'un seul regard — Médon!

CLELIE. (*à Philinte*) Pouvez-vous encore prétendre ce regard. L'œil d'un honnête homme ne se profane-t-il pas, en se fixant sur un scélérat?

PHILINTE. Oui, mais non en s'arrêtant sur un scélérat repentant. Le crime déshonore, mais le repentir du criminel lui rend son honneur. Médon! faites une violence à votre noble cœur. Je suis Philinte, ce Philinte, que votre charité vous porta à tirer de la poussière & de la misère, que vous avez aimé & éloigné du vice, instruit avec soin, recommandé au Prince, & que vous avez même honoré d'un bienfait, dont il est indigne, & vous ne voulez plus me reconnoître — je suis ce Philinte, qui vous paie d'ingratitude, qui vous a trahi, calomnié & déshérité.

ORONTE. (*tire son épée & court sur Philinte*) Traître! est-ce là le langage d'un ami!

CLELIE. Que voulez-vous faire mon père?

PHILINTE. (*tire aussi son épée*) Tu veus misérable vieillard épuisé!

MEDON. (*les sépare & jette l'épée hors des mains d'Oronte*) Voulez-vous devenir des assassins, pour mettre le comble à vos crimes?

PHILINTE. (*jette son épée par terre*) Médon! il ne manquoit plus que cela, pour augmenter les obligations que je vous ai. Je vous dois tout, & il faut encore que je vous doive la vie. Mais, que ne me la laissez-vous ravir, cette méprisable vie, si vous ne voulez pas avoir pitié de moi.

MÉDON. (*à Philinte*) Rens graces à cet événement, si je t'honore d'un regard. Médon n'a proprement pas une langue, pour parler avec un ingrat, un traître — Oublies, que j'étois ton ami & pense à ton ame. La démarche que tu as faite, conduit à la perte. Saches, que les hommes n'ont point fixés de punition pour l'ingratitude, parce que la Divinité vangeresse s'est seule réservée le droit de la punir. Souviens-toi, qu'il y a un tribunal, devant lequel comparoîtront les scélérats, ainsi que les justes, où tous les vices & les crimes paroîtront à découvert devant un juge dont la justice est aussi bien que la clemence & la miséricorde, la principale qualité. Je ne veux point te faire de reproches; tes infamies sont découvertes. Guillaume les a mises au jour, & en pleure amèrement — O puisses-tu verser de semblables larmes. Mais je crains, que la malédiction, que mon père prononça à la vuë de la mort, ne retombe sur ta tête criminelle.

PHILINTE. Oui, elle devrait retomber sur moi si je n'avois encore à temps le courage de me convertir. Mais vous êtes un homme sage & judicieux. Si la Divinité se laisse apaiser par les larmes d'un sincère repentir, vous ne devez pas aussi être insensible à ces larmes. Anéantissez-moi pour un moment dans votre esprit, &

figurez-vous en ma place une autre créature encore plus vile. Cherchez-vous, si vous le pouvez, un scélérat encore plus avéré: mais figurez-vous le, pénétré de regret, irrité contre lui-même, les yeux noïés de larmes, & si vous pouvez supporter un tel aspect, voyez-le à vos pieds, plein de repentir, de honte & de désespoir.

MÉDON. (*touché*) Est-il possible! Que de réplis, n'a pas le cœur de l'homme! (*il embrasse Philinte*) Philinte! Philinte!

PHILINTE. Ha Dieu! Il me reconnoit à présent!

ORONTE. Je suis presque au désespoir — Ainsi va — jamais un scélérat n'a de véritables amis. J'ai nourri cette couleuvre dans mon sein.

PHILINTE. Tu l'as nourri, mais de ton venin. (*à Médon*) Ecoutez-donc, Médon! Je suis celui qui vous a déshérité, qui vous a attiré la malédiction de votre père, qui vous a calomnié à la cour; mais je suis aussi celui, qui pressé par les remords d'une conscience réveillée, s'est pour vous sauver, soumis à la justice & au châtement, & qui a prouvé à ceux qui ont le pouvoir souverain, que vous êtes innocent & lui coupable. (*il lui donne une lettre*) Lisez cette lettre.

MÉDON. (*lit*) „Philinte vous a trahi, il „avoue ingénument son crime & vous rend vo- „tre honneur & votre sûreté. Le Prince vous „reconnoit pour un homme de mérite, annule „le testament fait par surprise, & laisse à votre „choix de prétendre à telle charge dont vous „vous jugerez capable. Le sort d'Oronte est en- „tre vos mains. On a appris que vous aimiez sa „fille. Il est juste, que la trahison soit punie;

„mais le Prince à ma sollicitation vous accorde, ou d'examiner ou de taire son crime.”

CLELIE. Ha Dieu! je commence à présent à sentir, que j'ai encore un père! Médon!

MEDON. (*après un long silence*) Les voies du ciel sont merveilleuses. J'ai mis mon sort entre ses mains & il l'a conduit à mon honneur — Je m'éveille d'un effroyable songe, & je sors de l'abîme — La justice veut, qu'on punisse les traîtres; la charité au contraire veut que je les reconcilie avec le monde, pourvu qu'ils aient un sincère repentir; la religion & la sagesse, prescrivent qu'on pardonne une offense personnelle — Ciel! au moment que tu me sauves, donnes-moi le courage de faire une bonne action! Si c'est l'amour, qui me facilite l'exécution de ce dessein, cet amour au moins, n'est pas condamnable à tes yeux! Oronte! reconnoissez-vous la justice de celui, qui est au-dessus de nous, & ressentez-vous la moindre sensibilité? Il n'y a qu'elle seule, qui puisse vous réconcilier avec sa vengeance, que vous avez irrité contre vous. Avez-vous le courage d'avouer que vos actions sont condamnables? Répondez!

ORONTE. Comment pouvez-vous prétendre que l'homme fasse si rapidement une telle démarche? Je vous ai eu en horreur, dès votre enfance, parce que votre naissance faisoit évanouir mon espérance de devenir le maître du bien de mon frère. Comme jeune homme je ne pus vous souffrir, & l'élévation que votre superbe vertu vous donnoit au-dessus de moi, m'étoit odieuse. Je suis tombé d'un crime dans l'autre. J'ai étourdi tous les sentimens intérieurs d'humanité: surpris tout à coup, je suis ici dans

ma figure naturelle — L'effroi, que je ressens, n'est pas un repentir. Le ciel ne fera point de miracle par rapport à moi, pour attendrir tout d'un coup ce cœur de rocher — Tout ce que je puis vous dire, c'est que je tremble pour ma destinée, & j'ai horreur de ma vie passée, quand j'y songe.

MEDON. Voilà le premier pas — Cela vous rend déjà digne de miséricorde.

CLÉLIE. Médon! vous êtes à jamais perdu pour moi! Mais, Médon! voilà mon père & votre oncle.

MEDON. (*tendrement*) Clélie, il l'est.

PHILINTE. C'est mon séducteur; mais pardonnez-le lui. Je vais m'éloigner de vous, & tout oublier, hors que vous êtes mon bienfaiteur. (*il veut s'en aller*)

MEDON. Attendez Philinte — ne vous pressez pas tant. Vous êtes un exemple de la miséricorde du ciel. Je ne veux point agir contre sa volonté, il vous a réservé à sa vengeance, la mienne ne vous fera pas périr. (*à Clélie*) Pourquoi pleurez-vous, Clélie! croïez-vous, que ma fortune change mes sentimens? Rassurez-vous! (*à Oronte*) Vous avez voulu & ma ruine & ma mort, vous m'avez haï — c'est ce qui m'invite à vous aimer. Oronte! je vous pardonne.

ORONTE. Je suis stupefait — (*à Clélie*) Jettes-toi avec moi à ses pieds (*ils se jettent tous deux aux pieds de Médon*) Médon! comment dois-je vous appeller —

MEDON. Levez-vous! cette posture ne vous convient plus. Je vous donne le rang

d'un oncle, & si vous le voulez (*en regardant Clélie*) d'un père.

ORONTE. Si je le veux? (*il veut de rechef se jeter aux pieds de Médon*)

MÉDON. Ne vous humiliez pas davantage. Cette posture extérieure, n'est pas ce que je prétens, la véritable humiliation est dans le cœur. Reconnoissez votre indignité, & souhaitez ardemment de la réparer, afin de recouvrer cette noblesse, que vous avez perdue, voilà ce que je prétens de vous. Reprenez dès à présent tous vos titres & dignités, & songez sérieusement à votre salut. Clélie! Avez-vous encore pour moi la même affection, & suis-je encore digne de vous?

CLELIE. N'attendez pas que je vous réponde à cette question — la honte, la compassion, la douleur, la joie, la reconnoissance — (*elle pleure*) que ces larmes vous parlent!

MÉDON. (*à Oronte*) Voulez-vous donc à présent me donner votre fille? Vous avez de nouveau tous les droits d'un père: je ne veux point de violence, choisissez, vous êtes libre.

ORONTE. Cela s'appelle pousser trop loin la générosité! Ces questions me lient la langue.

MÉDON. (*à Clélie*) Donnez-moi donc votre main. (*à Oronte*) Et vous recevez de bon gré la moitié de mon bien, & vivez en père réconcilié, avec de bons enfans.

CLELIE. Mais Philinte, Médon!

MÉDON. Je devrois, il est vrai, l'éloigner de devant mes yeux, mais j'ai pitié de sa jeunesse. Il est plutôt un homme séduit, qu'un scélérat. La légèreté, la disette, & la séduction l'ont précipité dans la misère, & porté à des

actions, dont il rougit. Je saurai le protéger contre ses ennemis. (*à Philinte*) Embrassez-moi! Vous êtes à présent plus digne de moi, que jamais.

PHILINTE. Généreux ami! comment m'y prendrai-je pour —

MEDON. Cessez vos louanges. Ce n'est pas le caractère d'un homme d'honneur de faire de belles actions, pour s'attirer de la gloire, mais simplement pour s'acquitter de son devoir.

SCENE XI.

LES PRECEDENS, LINDOR, LISETTE,
GUILLAUME ET SON FILS.

LINDOR. Ha Monsieur! graces au ciel, qui vous a conservé! Je ne serai pas à présent obligé de vous quitter. (*il lui baise la main*)

MEDON. Non! brave garçon, tu es digne d'un meilleur sort, je saurai te récompenser.

LISETTE. Et à moi, vous me ferez réparation de m'avoir soupçonnée.

MEDON. Tais-toi — Tu seras heureuse.

GUILLAUME. (*au fond du théâtre*) Vas mon fils! & te jette à ses pieds, je n'ose le faire. Tes larmes innocentes le toucheront peut-être.

LE FILS DE GUILLAUME. (*aux pieds de Médon*) Vous êtes mon bienfaiteur, Monsieur! je suis un enfant perdu, si vous abandonnez mon père. Il ne lui reste peut-être plus que quelques jours de vie, il est sur le bord de la fosse. Considérez ces cheveux blancs, ce front tout ridé, & enfin ces larmes.

MEDON. Tu n'a pas besoin de prier pour lui, il est déjà pardonné.

ORONTE. Mais, Médon! souffrez, que je vous fasse encore, une question. Je suis tout étourdi, de ce que je vois. Comment avez-vous pû changer tout à coup cette juste horreur pour mon crime, en compassion, & cette indignation naturelle pour le vice, en bonté?

MEDON. Par reconnoissance envers la providence, & par compassion pour votre repentir. La nature a ses droits; du ressentiment pour les offenses, & de l'horreur pour le vice. Voilà la maniere de se vanger, que m'apprend la sagesse, dont vous vous êtes moqué. Les larmes du repentir dans vos yeux, & le plaisir d'avoir ramené des personnes égarées, sont pour un honnête homme un spectacle beaucoup plus beau, que la vangeance sanglante d'un tyran.

ORONTE. Je vous apperçois sur une hauteur, à laquelle je parviendrai difficilement. Vous êtes un homme extraordinaire, enseignez-moi donc le secret de devenir semblable à vous.

MEDON. Suivez-moi: vous le pouvez, si véritablement vous en avez envie, mais présentement nous voulons nous abandonner entièrement à la joie. Que le soir d'un jour, auquel on se souvient d'avoir fait une bonne action est agréable! Clélie! maintenant vous êtes à moi?

CLELIE. Oui Médon! & pour toujours.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

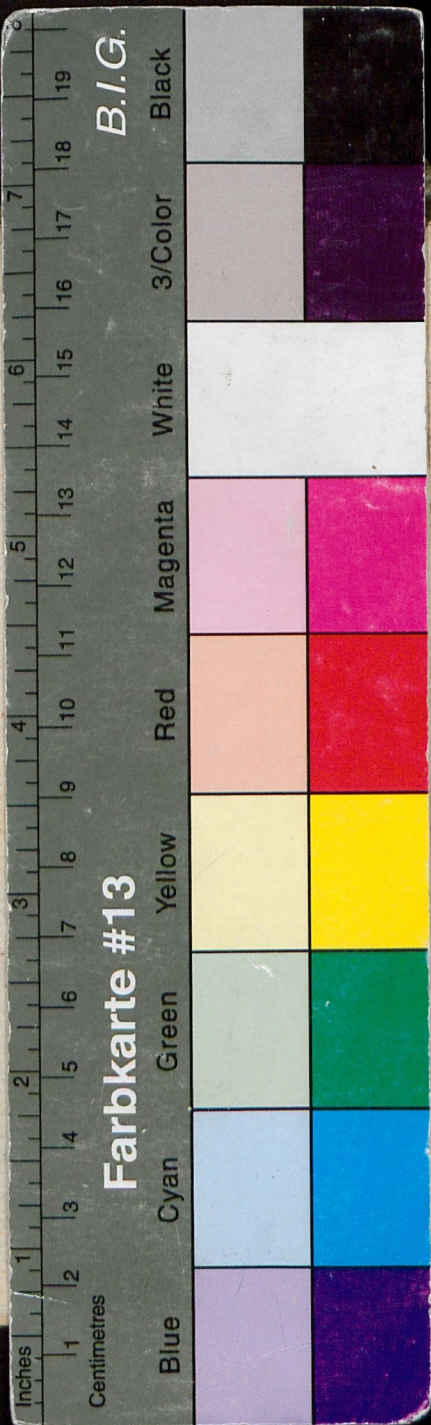


Dd. 520.

§

1018

n. 5.



MÉDON
OU
LA VENGEANCE DU SAGE.
COMÉDIE EN TROIS ACTES
DE L'ALLEMAND
DU
PROFESSEUR CLODIUS.



BERLIN, 1776.

Charlotte de Risfelmann.